

La Révolte des Batetela

en 1895

TEXTES INÉDITS

PAR

Auguste VERBEKEN

COMMISSAIRE DE DISTRICT HONORAIRE AU CONGO BELGE.

La Révolte des Batetels

en 1895

TEXTES INÉDITS

Mémoire présenté à la séance du 21 mai 1957.

Rapporteur : M. M. WALRAET.

Auguste VERBEREN

COMMISSAIRE DE DISTRICT HONORABLE AU CONGO BELGE.

PRÉSENTATION

Il m'est agréable de présenter une publication de textes inédits relatifs à la révolte des Batetela en 1895.

M. A. VERBEKEN, dont l'A. R. S. C. a déjà accueilli quelques recherches historiques, a eu la bonne fortune de pouvoir, grâce à notre confrère M. R. J. CORNET, dépouiller l'importante collection de papiers laissés par feu le général Cyriaque GILLAIN.

Des nombreux documents de ce fonds, M. A. VERBEKEN a extrait 48 lettres et rapports concernant la révolte de Luluabourg et datés du 26 juin au 6 décembre 1895. Ils relatent les faits survenus à Luluabourg et dans les régions avoisinantes depuis la tragique journée du 4 juillet jusqu'à la mise en déroute des révoltés lors du combat du 18 octobre 1895 au nord de Gandu.

Ces rapports, lettres ou simples billets dont certains écrits au crayon, dans la fièvre des jours d'angoisse, permettent non seulement de mieux connaître les causes de la révolte des Batetela, mais aussi de retracer, jour après jour, voire heure après heure, la tragique succession des événements qui marquent l'un des plus douloureux épisodes de l'histoire de l'E. I. C.

Ils émanent d'officiers, sous-officiers et agents d'administration au service de l'E. I. C. Les lettres et rapports les plus dignes d'intérêt ont été rédigés par le commandant GILLAIN (13 documents) et le commandant MICHAUX (9 documents). Viennent ensuite, dans l'ordre d'importance quantitative, les documents émanant du lieutenant CASSART (8 documents), du lieutenant SHAW, PALATE (2 documents chacun) ; enfin, de l'inspecteur

d'État P. LE MARINEL, du commandant LOTHAIRE, des lieutenants et sous-lieutenants LEGAT, SVENSSON, de BESCHE et KONINGS, des sous-officiers DEHASPE, DUFOUR, FROMONT et LAPIÈRE, du commis LASSAUX ainsi que du charpentier angolais F. NOBRE (1 document chacun).

De l'ensemble de cette importante documentation, il ressort assez nettement que la révolte des Batetela de Luluabourg peut s'expliquer par les causes suivantes :

a) le désir des anciens soldats de GONGO LUTETE de venger leur chef exécuté en 1893 ;

b) le désappointement de ces mêmes soldats auxquels, depuis leur arrivée à Luluabourg, avait été interdite la pratique de la polygamie ;

c) les mauvais traitements que leur infligeait le capitaine PELZER : prestations trop lourdes, punitions corporelles excessives, nourriture insuffisante, promesses de récompenses non tenues.

* * *

En publiant ces textes, M. A. VERBEKEN n'a d'autre ambition que de livrer aux chercheurs une importante série de textes inédits : intention extrêmement louable, qui s'inscrit parfaitement dans le cadre des activités de notre Commission d'Histoire. Aux historiens du Congo, il laisse le soin de tirer de cette documentation les enseignements qu'elle comporte.

Bruxelles, le 21 mai 1957.

M. WALRAET.

LA RÉVOLTE DES BATETELA

INTRODUCTION

Dans un récit intitulé « Les événements de Luluabourg en 1895 » paru dans la revue *Congo* (1926, tome I, pp. 567 à 583), H. LASSAUX qui, lors de ces événements, venait d'être attaché au camp de Luluabourg en qualité de commis, succédant à PALATE, rappelé à Lusambo, écrit :

« Le 4 juillet 1895, éclatait à Luluabourg la révolte des Batetela. Les événements qui se passèrent dans cette station ont été peu connus en Belgique et je ne crois pas que jamais un récit d'ensemble en ait été donné. La relation la plus complète existant actuellement est celle du commandant Michaux, dans son *Carnet de campagne*. Des lacunes y existent cependant et je vais essayer de les combler ».

Mais le R. P. VAN ZANDYCKE, dans une étude approfondie de « La révolte de Luluabourg », publiée dans la revue *Zaïre* (tome IV, nov.-déc. 1950, pp. 931 à 964 et 1063 à 1082), signale que :

« ... les rapporteurs, dont Michaux et Lassaux sont les principaux, ont certainement pu commettre des erreurs ou des inexactitudes sous l'impression du moment ou par des témoignages de Noirs intéressés, maîtres dans l'art de tourner la vérité et de présenter les choses sous un jour favorable pour eux-mêmes ».

Et

« ... voulant soulever un coin du voile dans lequel a été enveloppé si longtemps un des événements les plus pénibles de l'histoire de notre colonie »,

le R. P. VAN ZANDYCKE présente son étude comme étant « une contribution à la vérité... et même à la justice ».

Il ajoute :

« Un séjour de vingt-cinq ans à la Mission de Luluabourg m'a permis de faire des recherches lentes et patientes, en même temps qu'il m'a été donné de m'entretenir longuement avec des témoins directs — désintéressés maintenant — et même avec des personnes qui ont été mêlées au drame ».

Suit le récit circonstancié de diverses péripéties de la révolte, appuyé sur les témoignages de certains Noirs ainsi que sur des papiers laissés par les RR. PP. CAMBIER, DE CLERCQ et GARMYN, qui se trouvaient, lors de la révolte, à la Mission Saint-Joseph de Luluabourg, et à celle de Mérode, à 2 km de Kalala-Kafumba.

Le R. P. VAN ZANDYCKE paraît ne pas mettre en doute toutes les déclarations qui lui furent faites par des témoins noirs, alors qu'il souligne lui-même que les Noirs sont « maîtres dans l'art de tourner la vérité et de présenter les choses sous un jour favorable pour eux-mêmes ». Or, si ces témoins noirs étaient *désintéressés* au moment où il les a interrogés, cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas voulu se rendre *intéressants*. En tout cas, eux aussi, comme MICHAUX et LASSAUX dans leurs récits tardifs, peuvent n'avoir pas eu la mémoire fidèle, leurs déclarations ayant été faites de nombreuses années après les événements.

Les documents transcrits ci-après ont été écrits et et signés pour la plupart par leurs auteurs, témoins de la tragédie. Ils permettent de confronter la version qu'ils donnent de la révolte, avec celles parues jusqu'ici dans plusieurs ouvrages. Ce faisant, on verrait que le R. P. VAN ZANDYCKE ne fut pas toujours exactement informé et que sa version, comme les autres, ne concorde pas entièrement avec les faits.

Ces documents proviennent des papiers personnels du commandant GILLAIN, qui m'ont été confiés par M. R. J. CORNET, à qui j'exprime ma vive gratitude pour avoir bien voulu m'autoriser à en disposer. Je les ai trouvés dans l'importante correspondance que GILLAIN reçut et envoya, pendant la révolte, alors qu'il commandait le district du Lualaba-Kasai, dont dépendait la zone de Luluabourg.

Ils forment un faisceau de témoignages contemporains et c'est tout le drame que narrent, souvent dans le détail, ces pages qui évoquent l'atmosphère dans laquelle il se déroulait. Ils nous révèlent avec précision les causes déterminantes de la rébellion.

De nombreuses lettres n'ont pas été utilisées dans la présente publication. Seules ont été retenues celles qui ont trait directement aux événements principaux du soulèvement : son déclenchement à Luluabourg même, l'attaque du poste de Kayeye, le combat de Kabinda et, enfin, les batailles de Gandu.

Quelques écrits ne sont que des copies faites à l'époque, les originaux ayant été très probablement joints aux rapports adressés au gouverneur général. Dans certains autres documents, j'ai délibérément omis certains passages qui n'offrent qu'un intérêt limité.

L'essentiel est que ces documents, dont l'authenticité ne peut être mise en doute, donnent la version la plus proche de la réalité des faits. A ce propos, on peut regretter que l'ouvrage, qui se veut si complet, sur la Force publique de sa naissance à 1914 ⁽¹⁾ ait relaté la révolte de Luluabourg d'après la seule étude du R. P. VAN ZANDYCKE, et non en se référant à des documents originaux.

Outre leur valeur historique incontestable, les textes que je présente révèlent la psychologie et l'état d'esprit

(1) *Mémoires I. R. C. B.*, tome XXVII, 1952.

de leurs auteurs. Nous devinons ceux-ci, en proie à leur angoisse, jetant hâtivement sur le papier, dans le feu de l'action, sans souci d'écrire de belles phrases, l'expression de leurs sentiments les plus intimes.

Nous mettrons hors pair les lettres du commandant Cyriaque GILLAIN, le futur chef d'État-Major de l'armée belge pendant la guerre 1914-1918. Ces documents reflètent ses remarquables qualités d'organisateur et son indomptable énergie devant les dangers auxquels il eut à faire face. Des écrits de cet homme à la fois profondément consciencieux et délicat, rayonne une noblesse de sentiments qui lui valut la confiance totale de tous ses subordonnés.

* * *

Les lettres, copies, rapports et extraits, sont présentés dans l'ordre chronologique. Ils sont numérotés de 1 à 48 et sont datés du 26 juin au 6 décembre 1895.

La ponctuation des documents étant souvent défectueuse, j'ai jugé bon de la rétablir dans toute la mesure du possible.

N'ayant en vue que la publication de textes inédits, j'ai pensé qu'il était inutile de faire précéder chacun d'eux d'un long commentaire. Il appartiendra aux historiens d'en tirer les enseignements qu'il comportent.

I. LA RÉVOLTE A LULUABOURG

Le 26 juin 1895, le calme règne à Luluabourg. Le commandant MICHAUX et le sous-lieutenant CASSART s'y trouvent et écrivent à GILLAIN qui se prépare à rentrer en congé en Belgique, dès qu'il aura remis la direction du district à son adjoint MICHAUX. Rien dans leurs lettres qui puisse faire prévoir la révolte qui va éclater.

1

Lettre de CASSART annonçant son retour à Luluabourg et celui du capitaine PELZER.

(Original, I feuille r^o et v^o)

Luluabourg, le 26 juin 1895.

Mon Commandant,

Je suis arrivé à Luluabourg en très bonne santé, le commandant Michaux est arrivé hier et part dans 2 ou 3 jours pour Lusambo. Le capitaine Pelzer doit arriver un de ces jours, il se trouve dans les environs. Les Pères, la Mère et les Sœurs vous envoient leurs respects.

J'espère que vous êtes toujours en aussi bonne santé. Si quelquefois vous partiez, mon commandant, ne voudriez-vous pas avoir l'obligeance de me donner votre adresse en Europe, pour que je puisse vous écrire, car je suppose que ce sera toujours un plaisir pour vous de recevoir des nouvelles du district.

Mes amitiés s.v.p. aux agents de Lusambo.

Votre tout dévoué

CASSART.

Je vous écrirai sitôt la rentrée du capitaine Pelzer.

2

Lettre de MICHAUX annonçant son départ de Luluabourg.

(Original, 2 feuilles r^o et v^o)

Luluabourg le 26-6-95.

Mon cher Gillain,

Je suis depuis hier à Luluabourg, c'est vous dire que j'ai un mal de tête de tous les diables aujourd'hui. Pardon donc du décousu de ma lettre.

Pelzer rentre demain ici, moi je quitterai la station le 27, je serai à Lusambo vers le 8 du mois prochain.

J'ai reçu avant-hier trois ou quatre lettres de vous ; je suis de votre avis, il faut absolument que je vous parle et sérieusement avant votre départ ; il me semble que l'on se fiche de nous et plus particulièrement de moi, c'est ce qui ne me convient pas du tout, enfin nous en parlerons, cela serait trop long à vous écrire et comme je vous l'ai dit en commençant, ma tête n'est pas très solide aujourd'hui.

Reste la question du Katanga, tout ce que vous faites est bien fait et vous parti, je ne me permettrai pas de rien changer à ce que vous auriez prescrit avant votre départ, seulement je vous avouerai (ceci entre nous) que s'il y avait moyen d'en désigner deux autres, je préférerais. Nivelier est bien faible pour faire cette route et puis si Palate venait à disparaître, qui le remplacerait ? Vous savez, mon cher Gillain, que je ne connais pas grand chose en administration et que par conséquent j'ai plus besoin qu'un autre d'avoir un agent sérieux aux magasins.

Reste Fromont, il me paraît bien peu sérieux pour être le chef d'une expédition tandis qu'en sous-ordre, comme il est allant, je crois qu'il pourrait rendre de bons services, de plus comme tôt ou tard il faudra faire une expédition chez les Kiokos il pourrait rendre de grands services car ayant été à la délimitation, il connaît le pays et la frontière, enfin voyez vous-même.

Bien à vous tous et une bonne poignée de main.

MICHAUX.

3

Le commandant MICHAUX, en route vers Lusambo, écrit à GILLAIN, ne se doutant pas qu'à ce moment la révolte ravage la station de Luluabourg.

(Original, 2 feuilles. 1 r^o et v^o, 1 r^o)

Étang aux canards le 4-7-95

Mon cher Gillain,

Je reçois à l'instant votre lettre du 2. Puisque M. Konings ⁽¹⁾ veut rentrer qu'il rentre, quoique je sois certain que c'est encore un coup de tête de sa part. J'écris à M. Pelzer pour qu'il lui donne l'ordre de passer par Luluabourg et pour qu'il le fasse remplacer par un sergent en attendant que nous ayons un blanc pour y mettre, car je désire beaucoup conserver ce point comme poste militaire, je vous expliquerai le pourquoi à mon retour.

Mukabwa ⁽²⁾ n'a plus rien à craindre ; j'y ai laissé 70 soldats armés d'Albinis et 10 armés de fusils à piston, plus 12.500 cartouches ! Quant à Dufour, tous les ouvriers partant avec vous, vous comprenez que je n'avais garde de le laisser en route ; d'ailleurs vous même m'avez conseillé de le reprendre.

Il y a aussi les archives de la C. B. E. R. Cassart m'a dit que Palate avait emporté le tout. Pour toutes les autres questions, mon cher Gillain, je ne vous en parle pas ici, je serai probablement le 10 à Lusambo et une demi-heure passée ensemble vous renseignera mieux que quarante pages de ma mauvaise écriture.

Bien à vous tous

MICHAUX.

(1) KONINGS commandait le poste installé sur la rive droite du Kasai, non loin des Wissman-Falls.

(2) Mukabwa ou Makabwa (Mwa Kabwa = chez Kabwa) était un poste militaire, établi pour surveiller le chef Kalamba et commandé par le lieutenant LAPIÈRE.

Le 6 juillet, se trouvant à l'étape de Mokadi, MICHAUX reçoit un billet portant ces mots :

« Révolte des Batétélas-Capitaine Pelzer et lieutenant Cassart tués-Suis chez Zappo-Zappo- envoyez secours. LASSAUX. »

Immédiatement, MICHAUX envoie, coup sur coup, 2 lettres à GILLAIN, écrites au crayon, en y joignant le billet de LASSAUX (ce billet ne se trouve pas dans les papiers de GILLAIN).

4

(Original, 2 feuilles r^o et v^o)

Mocadi, 6-7-95
2 h soir

Mon cher Gillain,

Je reçois à l'instant le billet que voici de Lassaux.

Dufour est parti depuis ce matin avec 60 hommes, j'en ai 20 ici. Pas plus de 30 cartouches par homme. Que faire ? Je l'envoie rechercher puis nous aviserons. Faut-il marcher sur Luluabourg ? Faut-il attendre que les cartouches arrivent ?

Enfin pressez vous, envoyez cartouches et soldats au plus vite, songez qu'ils sont bien plus nombreux que nous.

Enfin c'est un désastre.

MICHAUX.

Tout bien réfléchi je ne puis pas marcher sans cartouches, ce serait risquer de nous faire prendre nos fusils et alors comme ils ont des cartouches en masse, ils seraient plus forts que nous, je préfère donc vous attendre avec les renforts. Je vous conseille même de prendre le canon.

J'irai demain à Dibué pour que vous me rejoigniez plus vite et que nous puissions prendre les mesures ensemble.

MICHAUX.

[*Billet joint*]

Je crois qu'il serait prudent de désarmer tous les Batétélas et de venir avec des Babouilles, Balubas et Haoussas.

5

(Original, 1 feuille r^o et v^o)

Mocadi, 6 — 4 h soir

Mon cher Gillain,

Venez ou envoyez des blancs avec le plus de forces possibles ; [*note de Gillain* : mais lui revient !]

D'après ce que les Zappo Zappo me disent, c'est un complot en règle et la révolte a éclaté à Mukabwa en même temps qu'à Luluabourg. Les rebelles sont donc environ 150 et comme j'ai laissé 12.500 cartouches à Mukabwa et qu'il doit y en avoir autant à Luluabourg, ils ont donc 25.000 cartouches, de plus les Zappo Zappo disent que les gens de Kanioka avaient dit que s'ils voyaient que les blancs avaient le dessous ils se mettraient avec les révoltés, la révolte deviendrait alors générale dans tout le pays. Je crois que pour avoir plus de fusils avec nous il serait bon d'armer les gens de Mosès avec les fusils que vous reprendrez aux Batétélas.

Je suis ici avec quelques misérables. Dieu sait quand Dufour rentrera ; surtout des cartouches le plus vite possible, aussitôt reçues je partirai.

MICHAX.

Dès réception de ces lettres envoyées à Lusambo, le commis PALATE les fait suivre à GILLAIN, en tournée dans la région du Lubefu, en y joignant le billet que LASSAUX lui a adressé :

6

Lettre du commis PALATE annonçant la révolte à GILLAIN :

(Original, 1 feuille r^o et v^o)

Lusambo, le 7 juillet 1895.

A la hâte.

Mon Commd^t,

De tristes nouvelles nous arrivent, les batétélas de Luluabourg se sont emparés de toutes les cartouches et de toutes les étoffes ; ils ont tué le cap^{ne} Pelzer et le sl^t Cassart. — Voyez la lettre de M. Lassaux s.v.p. et celles de M. le comd^t Michaux.

Le Commis
PALATE

7

Copie du billet de LASSAUX à PALATE, sans date :
(1 feuille r^o)

Palate,

En voilà une, hein ! qui l'aurait jamais cru ? J'ai eu une veine colossale d'échapper. J'ai reçu 3 balles dans mon paletot et une m'a atteint légèrement au côté gauche au-dessus de la hanche. Tu sais, cette fois-ci, tu peux m'en chercher des chaussettes, comme tu me l'avais dit lors de ton départ. Je n'ai plus une chemise, chaussettes, ni rien d'autre, rien que le costume que j'avais à l'appel. Mes cochons de boys et ma femme sont aussi partis ; avec cela la guerre à la porte avec les Lulus. Ils voulaient te manger. A tantôt d'autres nouvelles.

Bien à toi.

(signé) H. LASSAUX.

8

Le 10 juillet, rentré à Luluabourg après le départ des révoltés, CASSART écrit à GILLAIN la lettre suivante :

(Copie : 1 feuille r^o)

10-7-95

Mon Commandant,

Eh bien ! comment trouvez-vous le bouillon ? La veille encore, ces cochons-là me portaient en triomphe et la 1^{re} balle a été pour moi. J'ai vraiment eu de la chance ; ayant vu l'homme qui me visait je me suis baissé, sans cela j'avais la cuisse fracassée ; ma blessure a été assez forte, mais bon sang ! Mon personnel est également disparu. Jéjette à la chaîne, Jules (1) n'a osé s'enfuir. Les Balubas ont fourni l'occasion aux premiers coups de feu ; Kwala a été ouvrir le magasin d'armes (si je le tenais !), a voulu me prévenir la veille, on l'a empêché

(1) Noms de la ménagère et du chien de CASSART.

de le faire ; on devait nous tuer la nuit. Ce sont Kandolo et Kimpoke les chefs de bande ; mon chien qui était à la chaîne a suivi Jéjette. Toutes les femmes travailleuses sont parties à la chaîne.

Par quels petits trous j'ai passé ! J'ai aussi une plaie à la jambe, aux mains. Enfin espérons que tout va bien chez vous. La station est vraiment triste, moi, pas encore. Il ne me reste pas un ... (*illisible*).

Voilà votre république déclarée, seulement vous avez oublié de vous mettre à la tête ; si vous y parveniez, renvoyez mes malles s. v. p.

Des mojos (¹) à votre personnel.

Votre tout dévoué

(signé) CASSART

Vieillard très réussi.

9

Minute d'une lettre de GILLAIN au R. P. CAMBIER, lui annonçant sa rentrée précipitée à Lusambo.

(Original, 1 feuille r^o)

Lusambo le 10 juillet 1895.

Mon Révérend Père,

Pendant mon absence, on a reçu de Luluabourg de bien tristes nouvelles : elles m'ont été communiquées lorsque j'étais à Lubéfu. Je suis revenu jour et nuit en pirogue : c'est ce qui fait que je n'ai pu aller vous prévenir moi-même, hier vers 1 h du matin, lorsque j'ai dépassé votre établissement.

Le Cap^{ne} Pelzer et le lieut^t Cassart ont été tués par leurs propres soldats dans la journée du 4 courant : M. Lassaux, réfugié chez Zapo-Zapo a envoyé un billet à M. le comd^t. Michaux qui l'a reçu sur la route de Mocadi.

Jé ne puis me faire aucune idée du mobile de cet événement fatal, ni des suites qu'il aura. M. Michaux, rentré ici, dans la journée d'hier après avoir envoyé M. le serg^t Dufour et des soldats pour Zappo-Zappo, se dirige sur la mission, n'a reçu aucune autre nouvelle.

(¹) *Moyo* = salutation, en tshiluba.

J'attends un courrier d'un moment à l'autre et vous prie de me communiquer la moindre notice que vous recevriez.

Je vous prie de recevoir l'assurance...

G.

10

Minute écrite de la main de GILLAIN, d'une lettre adressée au Gouverneur général, réclamant des renforts :

(Original, 1 feuille r^o et v^o)

Confidentielle

Lusambo, le 12 juillet 1895

N^o 51

G. G. 155

Monsieur le Gouverneur Général,

J'ai l'honneur d'insister sur la nécessité qu'il y a de nous envoyer une force de 250 soldats au moins, formée par des miliciens d'autres districts.

En reprenant le commandement du district en janvier 93, dans la lettre que j'adressais à M. le Gouverneur Général à cette date, j'insistais déjà sur cette nécessité : à plusieurs reprises plus tard, j'ai demandé que cette force nous fut envoyée.

Aujourd'hui, à la suite de cette révolte et à la suite des mesures qui ont été prises, il est indispensable que mon successeur, M. le Com^{re} de district de 1^{ère} classe Michaux, dispose d'une force étrangère au district, très importante.

Ici, je le répète, rien n'est à craindre et il est bien entendu que je ne puis songer à quitter le district, avant que toute la confiance dans les blancs ne soit revenue.

Il ne m'est pas possible d'émettre la moindre hypothèse sur ce qui a provoqué la révolte à Luluabourg : les bruits qui circulent sont tous sujets à caution et je ne pourrai rien écrire à ce sujet avant d'avoir recueilli des dépositions dignes de foi de tous les agents qui sont encore en vie et qui connaissent quelque chose. Mais nous devons admettre les rumeurs qui disent que c'est à la suite d'une distribution de chicotte faite aux Batétélas pour avoir maltraité des femmes Balubas.

A la suite de cette punition, les Batétélas auraient pris leurs armes et tiré sur les Balubas ; le lieu^t Cassart aurait été tué en défendant ces derniers. Le cap^{ne} Pelzer fut tué ensuite.

GILLAIN.

11

Minute non datée écrite de la main de GILLAIN, d'un rapport au Gouverneur général (peu après le 11 juillet).

(Original. 3 feuilles. 2 r^o et v^o, 1 r^o)

Monsieur le Gouverneur Général,

J'ai l'honneur de vous faire part des événements graves qui viennent de se passer dans la contrée de Luluabourg.

Une révolte a éclaté dans la station même, parmi les soldats batétélas : ils ont tué le capitaine Pelzer et le lieutenant Cassart, et les deux interprètes angolais ; ils ont pillé les magasins d'armes et de munitions et ont pris toutes les marchandises.

Le commis de 1^{ère} classe Lassaux parvint à se réfugier chez le chef Zappo-Zappo et c'est de là qu'il envoya à M. le commandant Michaux le billet laconique dont je joins ici copie (annexe n^o 1).

Il nous est impossible de nous faire la moindre idée sur les faits qui ont amené cette révolte : le récit de la suite des événements montrera combien nous devons nous attendre peu à ce désastre.

M. le commandant Michaux est rentré le 25 juin à Luluabourg après avoir battu dans plusieurs rencontres les Kiokos et Kalamba, ancien chef Bachilangué, à l'aide d'une partie de ces soldats, qui comme il le dit dans son rapport, se sont conduits en héros dans toutes les circonstances.

Le 27 juin, rentrait également à la station le capitaine Pelzer de son expédition vers le Sud-Est, ramenant le restant de ces mêmes soldats batétélas à l'aide desquels il avait réorganisé l'ancienne contrée de Musembé (Kaniokas) en fondant un poste de blancs à Kaiéié.

Le 25, 26, 27 et 28 juin furent donc des jours de fêtes pour toute la station où blancs et noirs fraternisèrent. Une circonstance avait surtout amené la joie parmi les soldats : c'était la rentrée du lieutenant Cassart, descendu à Léopoldville trois mois auparavant pour consulter les docteurs au sujet de la blessure qu'il avait reçue dans un combat, où ces mêmes soldats lui sauvèrent la vie. Je rappelle que le lieutenant Cassart eut la cuisse fracassée d'une balle, en août 94, qu'il put continuer le combat et refouler l'ennemi malgré cette blessure, grâce au courage et au dévouement de ses soldats Batétélas. Le Commandant Michaux, témoin de cette première entrevue, m'affirmait qu'il fut

étonné de l'attachement, de l'adoration, que ces soldats manifestèrent pour le lieut^t Cassart lorsqu'ils le revirent.

Le 29 juin, M. le com^{te} de dist^t Michaux quittait Luluabourg pour rejoindre Lusambo, où je comptais lui remettre définitivement le commandement du district, mon terme de service étant près d'expirer.

Le 5 juillet, je descendis le Sankuru pour inspecter les postes, acheter des perles et étoffes à la M. H. [Maison Hollandaise] en échange de croix de cuivre (nous sommes presque sans marchandises à Lusambo) et enfin m'assurer que l'entrée du Lubéfu est possible à un petit steamer en tout temps (époque des plus basses eaux). Le com^d Michaux était prévenu par un courrier qu'il reçut le 6 au soir à Mocadi, 3 jours de Lusambo, où il réglait un différend entre des chefs indigènes.

Mais le 6 à 12 h, M. Michaux recevait la triste nouvelle donnée par M. Lassaux dans l'annexe n^o 1. Il avait avec lui un blanc, M. Dufour et 80 soldats environ et 30 cartouches par arme et, parmi ces soldats, 20 soldats Batétélas. Il envoya un courrier rapide à Lusambo me demandant des renforts et des cartouches et me disant qu'il les attendrait avant de se diriger sur Luluabourg, craignant de ne pas être en force contre les rebelles si bien armés de cette station. En mon absence, le Ss/Lt de Besche arma 60 hommes, prit des cartouches et le même jour, le 7, dans la soirée, il se mettait en route. Un courrier par pirogue me fut envoyé au Lubéfu.

Sur ces entrefaites, M. Michaux avait appris mon absence de Lusambo et craignant l'extension de cette révolte parmi les soldats que nous possédons et que l'on appelle tous improprement des Batétélas, envoya l'ordre de les désarmer à Lusambo et dans tous nos postes, de les mettre à la chaîne et se dirigea lui-même sur Lusambo où il rentra le 9 : le 7, il avait envoyé M. Dufour et 40 soldats avec ordre de rejoindre M. Lassaux chez les Zappo-Zappo et de chercher à recueillir les Pères et les Sœurs de la Mission St Joseph.

M. le l^t de Besche fut rappelé et l'on mit à la chaîne tous les soldats, à l'exception des *Babouilles* (anciens soldats de Rumaliza), des Haousas et Balubas. De plus, comme je le dis plus haut, l'ordre avait été envoyé à Kabinda-Lumpungu et aux blancs de l'expédition pour le Katanga, qui devaient se trouver à Kabinda ou environs, de désarmer et enchaîner les Batétélas, d'armer leurs porteurs et de rejoindre Lusambo.

Le courrier qui me fut envoyé, m'arriva au Lubéfu le 8 à 5 h du soir ; je laissai le steamer, pris la pirogue et voyageant jour et nuit j'arrivais à Lusambo le 10 à 3 h du matin ; à cause des brouillards de cette époque, un steamer peut à peine marcher 8 h par jour.

Cette mesure d'avoir fait enchaîner tous les soldats, appelés impro-

prement Batétélas, fut malheureuse, c'était anéantir toutes nos forces. Tous les soldats que nous possédons autres que Haoussas, Dahoméens et volontaires du district sont presque tous des anciens esclaves ou fashi des Arabes, faits prisonniers dans cette guerre où nous avons comme allié Gongo-Lutété. Or, tous les soldats de Luluabourg, qui ont pris part à cette révolte, dirigés paraît-il par deux anciens nyamparas de Gongo, nommés caporaux, sont les anciens hommes de barza de ce chef, c'est-à-dire sa garde particulière, les exécuteurs de hautes œuvres, gens attachés à leur chef par les largesses qu'il leur faisait et les crimes qu'il leur laissait commettre. Ces gens furent dirigés sur le camp d'instruction de Luluabourg, en 7bre 93, et incorporés dans la F. P. de l'ancien district plus tard, après les réquisitions successives qui furent faites pendant la guerre arabe dans ce district. Tous nos soldats, qui furent appelés Batétélas sont ou des prisonniers des Arabes faits à Nyangwé et à Kasongo ou des volontaires (fashi) de cette zone dont je m'étais formé un peloton avant la campagne contre Rumaliza.

A ma rentrée ici et pendant toute la journée du 10, je m'efforçai et réussis à rétablir la confiance à Lusambo tant dans la station que chez les nombreuses populations qui nous entourent. Je réponds ici de la tranquillité : le travail et les services ont repris comme d'habitude.

Le 11, M. Michaux et Palate, 200 fusils rayés et de nombreux auxiliaires quittaient Lusambo pour le théâtre de la révolte. Je réunis d'autres forces qui vont rejoindre M. Michaux par marche forcée. J'ai concentré à Kabinda-Lumpungu toutes les forces qui se trouvaient dans cette zone, en relevant le poste nouvellement fondé à Kaiéié (Kanda-Kanda) et le dirigeant sur ce point et en donnant ordre à la moitié de la caravane du Katanga d'attendre les événements. J'ai prévenu le chef de poste de Gandu et ai réquisitionné à la zone Arabe 150 soldats avec prière de les diriger sur ce poste et de s'y tenir à proximité prêt à tout événement, c'est-à-dire au cas où la rumeur de la révolte arrivant de ce poste, les anciens chefs de Gongo voudraient relever la tête. Ce cas est peu probable étant donné que toutes les forces sont là dispersées dans toute la nouvelle région conquise qui s'étend jusqu'au Lukényé.

Toutes ces mesures découlent des deux hypothèses suivantes que nous pouvons faire :

1° Les révoltés après avoir tout massacré et pillé se dirigeront vers les Kiokos ou les Baq. [Bakwa] Kassassus où l'on dit Kalamba réfugié (abandonné d'abord par les Kiokos et après les dernières défaites). Dans ce cas l'insurrection se localise, il y a à craindre un soulèvement de tout le pays Bachilangué, que j'ai renseigné dans un rapport comme

imparfaitement soumis depuis plusieurs années et depuis les nombreuses guerres qu'on leur a faites après la défection de Kalamba.

b) un retour offensif des Kiokos, qui cependant ont été poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à 7 h de marche de Mai-Munéné.

2° Les révoltés qui ont à leur dispositions les nombreuses munitions, 12.500 cartouches, 90 k^{os} de poudre et 17.000 capsules et une grande quantité de marchandises, chercheront à rejoindre la route qu'ils ont suivie en 1892 avec Gongo-Lutété et qui passe par Kabinda, et à rallier Gandu où ils peuvent espérer soulever leurs anciens compagnons d'armes.

Dans les 2 cas, le poste de Mukabwa, où se trouve le serg^t Lapiere est menacé. Mais il a avec lui 25 Batétélas (les mêmes que ceux de Luluabourg) et 60 soldats d'autres races. Nous pouvons espérer qu'il a été prévenu et qu'il a pu se tenir sur ses gardes.

C'est en raison de ces événements que je réquisitionne à Léopoldville 250 soldats armés, choisis parmi des miliciens d'autres districts : s'il ne s'en trouve plus au camp de Kinchassa, je prie M^r le Com^{re} de District de Léopoldville de faire suivre ma réquisition au camp de l'Équateur et de faire diriger ces forces le plus rapidement possible sur Lusambo. Je réquisitionne également les blancs disponibles pour commander cette force et je prie M. le Gouverneur Général de vouloir bien donner des ordres pour que des agents européens (au moins dix) soient dirigés sur le district. Il faut en effet compter qu'en admettant que cette révolte soit rapidement étouffée, les difficultés de réoccuper le pays des Bachilangués vont doubler les besoins tant en agents blancs qu'en soldats, munitions et marchandises.

C'est pourquoi je réquisitionne également des cartouches, de la poudre, des étoffes et des perles.

12

Lettre au crayon de MICHAUX à GILLAIN :

(Original. 2 feuilles r^o et v^o)

Tandé, 12-7-95

Mon cher Gillain

Enfin nous avons des nouvelles à peu près certaines ; quoique vous les ayez au moment où vous recevrez cette lettre je vous les communique quand même pour être certain que l'homme de Cachaballa nous ait dit la même chose.

Les Batétélas sont partis rejoindre Calamba chez les Bakwa Kassassus. Ils ont emporté tous les fusils et toutes les munitions de la station. Celle-ci n'est pas brûlée.

Ils ont tué Cassart, Pelzer, Matéus, Simon et Mobéga pendant l'appel du matin ; un combat a eu lieu entre Balubas et Batétélas, il y a beaucoup de Balubas tués et quelques Batétélas.

Toutes les femmes Balubas sont tuées ou emmenées à la chaîne pour servir de porteurs. Les Balubas qui ne sont pas morts sont avec leurs fusils chez Zappo Zappo mais *ils n'ont pas de cartouches*.

Dufour doit avoir rejoint Lassaux chez Zappo Zappo, mais il ne l'avait pas encore fait lorsque le courrier est parti.

Les Pères se sont sauvés dans les bois, mais on ne sait pas encore s'ils sont morts ou vivants ; il y a cependant beaucoup de probabilités pour qu'ils soient encore en vie.

Pas de nouvelles de Lapière ni de Konings.

Tous les Bashilanghés de Kanioka, Tshiniama et Galamandé ainsi que quelques petits chefs ont dit qu'ils ne voulaient plus du blanc et qu'ils lui feraient la guerre lors de son passage ; les gens du premier ont même participé au pillage de la station ; ils arrêtent les courriers.

Résumé

Nous avons contre nous toute la contrée Bachilanghé, Calamba les B. Kassassus, les soldats révoltés et peut-être probablement même les Kiokos. Mais nous pouvons espérer que nous n'avons que deux blancs de tués.

Je vais donc me porter rapidement sur Luluabourg, éviter la guerre à Galamandé, Tshiniama et Kanioka si possible, ensuite rappeler Lapière et Konings en leur donnant l'ordre de désarmer et de mettre à la chaîne leurs Batétélas.

Il est évident que devant les forces dont l'ennemi dispose nous allons avoir une guerre épouvantable. Ce qu'il faudrait avant tout c'est encore des cartouches pour armer les Balubas qui sont chez Zappo et augmenter celles des Haoussas qui n'en ont que 50.

Il faudrait aussi que Pania arrive vite vite afin que les Kiokos n'aient pas le temps de rejoindre Calamba avant notre attaque, beaucoup de poudre pour lui et pour Zappo Zappo. Il me semble également que la plupart des blancs, des fusils et des cartouches qui se trouvent à Cabinda devraient aussi rejoindre afin de pouvoir agir efficacement.

Que vous semble-t-il de tout ceci ? ?

Bien amicalement à vous tous.

MICHAUX.

13

Lettre de MICHAUX à GILLAIN dans laquelle il annonce que CASSART n'est pas tué :

(Original, 1 feuille r^o et v^o)

Kachaballa, 3-7-95

9 h du soir.

Mon cher Gillain,

Cassart n'est que blessé.

Vous aurez toutes les nouvelles par les lettres de Cassart et de Dufour (comme ce sont des lettres particulières je désire qu'elles me fassent retour, ce sera un souvenir pour moi) plus les détails par le petit chef qui est porteur de cette lettre. Vous verrez par le tout qu'il y a eu un complot et que c'est un miracle que j'ai échappé. Je continue sur Luluabourg où je reprendrai les Haoussas, laisserai les cartouches et me mettrai à leur poursuite. Pourvu donc que à Cabinda et à Mutombo Mukulu ils aient été prévenus à temps et qu'ils aient désarmé leurs Batétélas sans cela ils sont perdus. C'est donc Cabinda qui maintenant paraît le plus menacé, mais pour moi je crois toujours à la première version, comme leur route passe par les Bakwas Kassassus ils s'y arrêteront.

Amitiés.

MICHAUX.

Il paraît qu'ils font la guerre sur toute leur route, leurs cartouches seront donc vite épuisées.

Un bon matabiche au porteur s. v. p.

14

Lettre de CASSART à GILLAIN lui donnant quelques détails sur le déclenchement de la révolte et lui annonçant l'envoi prochain de son rapport officiel.

(Original, 4 feuilles r^o et v^o)

Luluabourg, le 20-7-95.

Mon Commandant,

Je vous remercie beaucoup pour votre lettre, elle m'a fait beaucoup de bien.

.....

Je suis très surpris, mon commandant, que vous ayez cru que ces événements provenaient d'affaires de femmes ; je vous affirme qu'il n'y a eu aucune affaire, pas la moindre, à propos de femmes, ni chez le cap. Pelzer, encore moins chez moi. Le complot datait de loin. Le comd^t Michaux devait être le 1^{er} tué. Pelzer devait l'être pendant son voyage, seulement ils décidèrent d'enlever les chilulus ici (1). Je crois même qu'au retour de Pelzer ici, si je n'avais pas été présent, le comd^t Michaux et les autres y passaient ; quelques-uns tirèrent même à balle malgré la défense, mais je ne me doutais de rien. Après, le complot étant fait, ils décidèrent de tuer tous les blancs, commencer ici, et le comd^t Michaux pendant la route. Le 3, il y a eu discussion pour savoir si l'on nous tuerait la nuit ; il fut décidé que le coup serait fait le 4 pendant le déjeuner du matin, 5 hommes étant restés malades dans leurs cases et devaient venir sitôt nous à table. Heureusement que je les fis appeler pour les faire assister à l'exercice. Au moment de commander par le flanc, le feu commença ; nous étions chez les femmes travailleuses, en désignant pour partir en poste.

Je fus blessé aux premiers coups ; je pus me sauver dans le bois, Lassaux par le jardin fut recueilli par Z. Z. Pelzer derrière chez Simon, dans les herbes, vint pousser la tête pour voir les résultats, fut aperçu par un boy armé qui tira dessus. Les Batétélas arrivèrent, Pelzer voulut parler mais on rit de lui et reçut une salve complète (mort de suite), on lui tira ensuite des coups à bout portant. Un homme de Mwana Mai lui fit couper une oreille pour l'envoyer à Kalamba (Moana Mai est à la chaîne). Pelzer a été enterré le 6.

Je fus recueilli par Mukengé puis par Umba. Les Batétélas voulaient prendre la Mission le soir. Je me fis porter de suite à la Mission (je ne pouvais plus marcher). Des soldats Balubas étaient venus me voir mais retournèrent à la station pour appeler les autres et tâcher de prendre des cartouches. En arrivant à la Mission, le Père De Clercq et les Sœurs étaient partis pour Kanoa. Le Père Cambier attendait les événements ; nous partîmes pour Kanoa ; il voulut brûler la Mission mais je lui déconseillai ; nous laissâmes Umba pour mettre le feu à l'arrivée des Batétélas. Le lendemain les Pères et les Sœurs partaient pour passer la Lulua et se diriger sur Kalala. Moi j'allai chez Chibombula (neveu de Kalamba). Gongo (Chikengé) vint me demander au 1^{er} qui refusa ; je devais être pris la nuit. Je partais pour Kanoa. — Le Père Cambier fut averti que je devais être pris puis eux, il vint

(1) Étoffes, en tshiluba.

Archives

me rejoindre à minuit chez Kanoa. Le lendemain nous partîmes pour la Mission. Chikengé nous attendait sur la route mais ses hommes eurent peur de tirer. Chibombula m'accompagnait avec ses hommes. — Une quinzaine de Balubas me rejoignirent le soir, puis Lassaux. 7 Balubas m'avaient attendu à la mission.

.....

Maintenant en faisant enquête et en questionnant n'importe qui, voilà la réponse. C'est la cause de Mukalengé Dibala (1) ; si Katanga (2) avait été seul il n'y aurait rien eu.

Je vais faire le rapport officiel, mais puis-je mettre les vrais motifs : tout sur Pelzer ; il y a mille petites choses à son désavantage.

.....

Je vous ferai un détail de tout dans mon rapport.

.....

Ma plaie est assez sérieuse ; j'ai souffert les premiers jours, maintenant cela va mieux, seulement j'ai aussi des plaies aux jambes. Ce qui m'attriste le plus c'est que la nouvelle de ma mort est partie en Europe et que cette fois-ci, cela étant officiel, le coup ne soit trop dur à supporter pour ma pauvre mère. Je vous remercie énormément d'avoir envoyé un canot à Léo, s'il pouvait arriver à temps quel bonheur j'éprouverais.

Je serai certainement obligé de rester ici, c'est ce qui me peine le plus, savoir d'autres se battre contre les Batétélas et autres, alors que cela ne me ferait rien de perdre un membre pour venger tout ceci. Je suis vraiment triste. Heureusement que ma santé reste bonne et que ceux qui me restent me sont (cette fois-ci je crois) très dévoués.

J'envoie une lettre à ma pauvre mère, si elle pouvait la recevoir à temps. Je voudrais vous dire toutes sortes, mon commandant, mais croyez à mon entier dévouement et à ma reconnaissance pour toujours.

CASSART.

15

Le 26 juillet, le commandant GILLAIN envoie au gouverneur général un rapport où il résume les événements survenus, et auquel il annexe la copie des lettres qu'il a reçues. Ci-dessous, la minute de ce rapport, écrite de sa main.

(1) PELZER.

(2) CASSART.

(Original, 2 feuilles r^o et v^o)

Copie des lettres envoyées le 26 juillet 95, par pirogue.

Le Steamer de la S. A. B. qui était annoncé aux factoreries comme devant quitter Kinchassa le 15 juin, n'arrivant pas, j'ai l'honneur de vous envoyer le courrier ci-joint par une pirogue qui devra descendre jusque B. S. A.

Je ne puis donner qu'une sorte de nomenclature des événements survenus : j'en déduirai la situation. Mon rapport officiel, date par date, sera fait lorsque je posséderai les éléments officiels.

Le 1^r Cassart, les Pères et les Sœurs des Missions de Luluabourg et de K(alala)-K(afumba) sont sauvés. La lettre du commis Lassaux était fausse et a été écrite sous l'effet d'un effarement excessif, inhérent à un pareil désastre.

Je joins ici la copie des lettres officieuses ou personnelles que m'adressent Mess. M[ichaux], C[assart] et K[onings]. J'ai réclamé par ordre formel, un rapport officiel à M. Cassart.

Je crois de mon devoir d'ajouter que M. Cassart connaissait la situation depuis le mois de janvier (25 ou 26 d^o) : s'il l'a cachée c'est qu'il espérait probablement que son retour à Luluabourg calmerait les esprits. Voici les faits que j'ai appris ici, à ma rentrée du Lubéfu, le 10 juillet : le 29/1 les Batétélas devaient partir en expédition avec M. P[elzer] pour M[utombo] M[ukulu]-Kalenda. Ils ont prévenu M. Cassart que s'ils partaient avec P[elzer] ils le tueraient. C[assart] aurait obtenu d'eux la promesse de ne rien faire avant son retour à Luluabourg. Cet officier a dû descendre à Léo pour consulter les médecins au sujet de sa jambe mal remise et est revenu, par Lusambo, à Luluabourg, en juin (1).

J'ai séjourné à Luluabourg du 27 déc. au 21/1 : j'ai constaté le dévouement que les soldats montraient à leurs chefs hiérarchiques militaires (C. B. D.) et je n'ai pas remarqué d'animosité contre P[elzer]. Mais sachant que celui-ci était très sévère et employait beaucoup la chicotte comme punition, je lui fis des observations amicales et prescrivis que la chicotte serait donnée sur le pagne et non à nu. 2^o que les punitions de ce genre ne seraient données que pour manquement graves à la discipline militaire. 3^o que les femmes ne pouvaient pas recevoir la chicotte.

Aucun indice ne me montra le danger de la situation qui existait déjà alors.

M. M[ichaux] fut mis au courant des faits par M. Cassart pendant

(1) et (2) Le commandant GILLAIN écrivait ceci à la suite de la lettre qu'il avait

son séjour à Luluabourg du 23 au 29 juin : il m'en donna le 1^{er}, connaissance le jour de ma rentrée du Lubéfu (*le 10 juillet*). Je me fis certifier la chose par une déposition de M. Palate, commis de 1^{re} classe, que j'avais fait venir de Luluabourg à Lusambo (2).

De plus, pendant son séjour à Llb., M. M[ichaux] aurait été menacé de mort, pour avoir sévi contre un caporal Batétéla qui avait méchamment cassé le bras à une femme. A la suite de cette menace, tous les Batétélas furent réunis ; M. Michaux passa devant les rangs, leur fit exécuter « la charge de l'arme à volonté » (les hommes avaient des cartouches) ; il commanda lui-même « Joue et feu ». Tout se passa bien et cet acte d'énergie, me dit M. Michaux, fit tout rentrer dans le calme. Ce dernier fait se passait évidemment avant que M. M[ichaux] ne connut le premier mouvement de révolte dont M. C[assart] lui a donné connaissance à la fin de juin seulement. Tout cela ne fait que confirmer les accusations contre M. P[elzer] que contient la lettre C[assart].

Les Bat. révoltés me sont toujours annoncés entre le Lubi et le Lubilasch, ou on disait qu'ils étaient très près du Lub[ilasch] à la date du 20. M. M[ichaux] a appris qu'ils étaient à K[alala]-K[afumba] le 14 ou le 15 (lettre que je reçus le 17), les nouvelles alarmantes qu'il recevait de Llb. le forcèrent, m'écrivit-il, à continuer sur ce poste.

En conséquence, j'envoyai les renforts que je lui destinai (MM^{rs} B. V. F.) plus tard, 70 f[usils] r[ayés], 500 f[usils] à p[iston] de P[ania] M[utombo] entre le Lubi et le Lubilasch, avec mission de s'attacher aux rebelles et de chercher à leur faire dépenser leurs munitions. — Je n'ai pas de nouvelles depuis leur départ (17 d^o).

Le Poste de K[abinda] L[umpungu] est certainement menacé : M. S[haw], le chef de ce poste, avec les 120 f. à p. auxiliaires que je lui avais fait envoyer de Gandu, étaient en expédition vers le sud.

Je puis espérer qu'il sera rentré à temps à son poste : le 21 il ne s'y trouvait pas encore.

M. Fromont, à qui j'avais prescrit de rester à Kabinda, a obéi aux 1^{ers} ordres reçus du comd^t Michaux et a voulu rentrer à Lusambo : je l'ai dirigé immédiatement sur M. Bollen entre le Lubi et le Lubilasch.

Mess^{rs} Böhler et Dehaspe, en poste à Kaiéié avec 50 fusils ont pu être prévenus le 17 ou le 18 : ils devraient être depuis le 23 à Kabinda. Je n'ai pas de nouvelles.

reçue de PALATE (voir n^o 16). Dans une lettre, CASSART se défend d'avoir jamais dit que les soldats Batatela avaient menacé de tuer PELZER (voir n^o 18).

Le poste de Gandu est réellement en danger : le chef, le cap. Augustin, a fait désarmer tous les gens de feu G[ongo] L[ututé]. Les esprits sont tranquilles, m'écrit-il à la date du 17, mais la présence des rebelles au Lublilash aggrave la situation. — A la date de ce jour, il a dû recevoir les renforts réquisitionnés à la Z[one] A[rabe].

A Lusambo la situation sans être périlleuse est moins bonne que lors de l'envoi de mon 1^{er} courrier. Les soldats Bat. qui étaient en poste, rappelés dès les premières nouvelles, ont été malmenés ; des indigènes leur volèrent le peu qu'ils possédaient. Dans la colonne partielle de ravitaillement du K[atanga], sous les ordres du sergent V. qui rejoignait M. F[romont] à K[abinda], les Batétélas furent ligotés la nuit par les B[alubas] : ceux-ci leur dirent que j'avais quitté Lusambo, qu'on les tuerait etc. etc. Au moment du départ de l'étape, ils voulurent s'enfuir, l'un fut blessé très grièvement d'une balle d'Albini, 10 purent s'enfuir ; de ceux-ci 9 furent ramenés à la corde et dépouillés de tout vêtement par les indigènes.

Tous ces détails ont aigri les esprits et aggravé notre situation : les stations sont terrifiées et constamment sur le qui-vive.

Il est avéré que bon nombre de Bas. [Batetela] de Lusambo connaissaient le complot tramé à Llb. ; il y avait un peloton de ces soldats avec M. M[ichaux] dans cette zone. D'ailleurs la lettre de M. Cassart le dit : ici, ils mais aujourd'hui je ne les crois plus. A la nouvelle de l'arrivée des révoltés au Lubilasch, j'armai tout le monde des 50 F. p. qui me restent et des 100 F à P et fis une étape vers P[ania] M[utombo]. — Leur conduite sur la route m'ouvrit les yeux : ils voulaient me susciter des palabres avec les indigènes, afin de pouvoir piller et voler : le succès de leurs confrères à Llb. les excitent et si le complot n'a pas, il y a évidemment des mauvais éléments qui entraîneraient la bande.

Je suis et profitant de l'arrivée d'un courrier de Llb. qui me parvient la nuit (les lettres dont j'envoie copie) je rentrai rapidement à Lusambo prétextant que ma présence y était nécessaire : je désarmai tout mon monde.

Mes nyamparas fidèles qui m'avaient répondu d'eux, avaient peur eux-mêmes. Je ne pense pas qu'ils attenteraient à ma vie, mais ils m'abandonneraient et iraient grossir le nombre des rebelles : ce que je ne souffrirais jamais. Il y aurait là un sacrifice inutile mais qui serait fatal et qui ne ferait qu'aggraver la situation.

Lettre de PALATE au commandant GILLAIN (voir note lettre 15).

(Original, 4 feuilles : 1 r^o et v^o, 1 r^o)

Lusambo, le 11 juillet 1895.

Monsieur le Cr^e de dt Gillain, Lusambo

Avant de me mettre en route, je veux vous dire ce que je sais sur ce qui s'est passé à Luluabourg avant mon départ de ce poste. Le cap^{ne} Pelzer détestait les noirs, maintes et maintes fois sans motif aucun, il leur flanquait de la chicotte. J'ai vu de mes yeux vu frapper les soldats batétélas en pleine figure avec la chicotte alors que ces hommes faisaient leur service au plus grand contentement de tous les blancs.

Je puis vous dire, vous jurer ceci, c'est que la veille du départ du cap^{ne} Pelzer pour la palabre à faire à Kalenda (2^e fois), les batétélas ayant reçu leurs cartouches pour se mettre en route ils ont dit au S/l^t Cassart : si on les forçait à aller avec le Cap^{ne} Pelzer, ils le tueraient — Ce n'est qu'après que M^r le l^t Cassart leur avait dit que s'ils ne voulaient pas aller avec le cap^{ne} Pelzer il ne serait plus leur camaradé, que de plus que s'ils le tueraient en route il reviendrait à Malange (il était alors près de descendre sur Léopoldville) il les tuerait tous car, disait-il « Vous savez que je suis plus fort que vous autres tous ».

Je pourrai vous en conter plus mais je crois que ces quelques mots peuvent vous montrer comment était vu chez les batétélas M^r Pelzer.

Par contre Cassart qui était mon camarade de régiment — qu'il était encore ici — était vu par les soldats de Luluabourg comme un bon père.

Ceci dit je vous quitte et vous prie de vous servir de ces quelques mots dans n'importe quelles circonstances.

PALATE

Commis de 1^{re} cl.

17

Extrait de la lettre de CASSART à GILLAIN (Voir note lettre 15).

(Original, 2 feuilles r^o et v^o)

Luluaburg, le 18 août 1895.

Mon Commandant,

.....

Quant à ce que vous m'écrivez concernant les menaces contre Pelzer avant son 2^e départ, je remarque une mauvaise langue qui sent Palate à 20 lieues. Aucune menace n'a été faite au cap^{ne} Pelzer, les hommes lui ont dit en kiswaili « si vous prenez beaucoup de chicotte, nous ne travaillerons pas aussi bien que si vous n'en prenez pas ; dans ce dernier cas nous tuerons certainement Kalenda. » — Voilà le sens de leurs paroles. — Et j'avais très bien expliqué au cap^{ne} Pelzer qu'il aurait beaucoup d'avantage en étant indulgent, et il paraît qu'il ne s'est pas beaucoup servi de sa chicotte, mais que Dehaspe, à qui j'avais pourtant expliqué la chose, en a donné plus que suffisamment. Quant aux menaces de révoltes, je vous jure sur mon honneur que j'étais loin de m'en douter, et si la veille on m'avait prévenu du fait, je serais à cette heure un malheureux, car jamais je ne l'aurais cru. D'ailleurs j'espère que l'on pourra dans cette affaire, prendre un prisonnier ou deux, qui feront des déclarations à l'avantage de ce malheureux Pelzer, car je commence à croire que les Bat. de Gongo (vrais auteurs de tout) tramaient cette révolte depuis longtemps et que Pelzer l'a fait éclater.

CASSART

18

Minute écrite de la main de GILLAIN, de la lettre-rapport qu'il adresse au Gouverneur général :

(Original, 2 feuilles : 1 r^o et v^o, 1 r^o)

Lusambo, 2 août 1895.

M^r le G^r G^{al},

La pirogue envoyée avec le courrier a rencontré le *St. Délivrance* dans le Sankuru et est remontée avec le courrier qu'elle portait.

En conséquence, j'ai l'honneur de vous réexpédier ce courrier ; il contient d'ailleurs les seules nouvelles que j'ai reçues.

Voici le résumé des courriers que j'ai reçus depuis le 27 et la situation actuelle de tous les postes.

A Luluabourg. M. Michaux, 7 blancs et plus de 200 fusils sont occupés à batailler avec les indigènes qui veulent toujours piller la Mission. Le dernier courrier, daté du 26, parlait de l'approche de Kalamba et des Kiokos, qui seraient venus réoccuper l'ancien poste de Mukaboa, abandonné par M. Lapière.

Je ne crois pas à l'arrivée des Kiokos en bien grand nombre : les récents combats de mai et de juin leur ont coûté beaucoup de monde. En tout cas, il est évident que même avec la 1/2 de ces forces et les fusils auxiliaires des Zappo-Zappo (plus de 300), il n'y aurait rien à craindre pour Luluabourg et les Missions 2^o qu'il ne peut être question du jour au lendemain de rétablir l'ancien ordre des choses, nous devons nous contenter de parer aux dangers les plus pressants.

J'avais prescrit à M. Michaux cette ligne de conduite et de se porter rapidement par Kalala-Kafumba à la recherche des rebelles, ménageant ainsi, entre le Lubi et le Sankuru-Lubilasch une concentration de toutes nos forces (Bollen, 2 blancs, 75 fusils, 500 F à P de Pania-Mutombo, les forces de Kabinda-Lumpungu très nombreuses), mais M. Michaux m'écrit qu'il ne peut quitter Luluabourg avant d'avoir battu tous les chefs récalcitrants. J'ai prescrit à M^r Michaux de hâter sa marche vers le Lubilasch-Sankuru, les nouvelles qui suivent exigent cette marche.

Je n'ai aucune nouvelle du Père Garmyn, qui se trouvait à Kalala-Kafumba et le Père Cambier m'écrit qu'il est dans le même cas. Il est presque certain que le Père Garmyn est en vie, mais je crois que la Mission a été pillée. Les Bachilangués vers l'Ouest et les Balubas au Nord coupent toute communication de ce Père avec Luluabourg et nos postes du Lubi. Depuis le 16, j'ai envoyé une force considérable d'auxiliaires aux nouvelles, je n'ai rien reçu.

Aujourd'hui, j'ai reçu la nouvelle de l'arrivée de M. Bollen et toutes ses forces à Kabinda-Lumpungu. Dirigé d'abord sur Kalala-Kafumba, pour y rejoindre M. Michaux, mais avec l'objectif de s'attacher aux rebelles et de les suivre, il est très probable (je n'ai reçu qu'un billet laconique) qu'il a appris la marche des révoltés et leur direction et que la connaissance de tous ces renseignements l'ont fait agir ainsi pour protéger Kabinda et barrer là le passage vers Gandu.

En effet, tous les courriers journaliers que je reçois me disent les révoltés campés près du Lubilasch à Kantombé, en face de Kabinda :

ils auraient même cherché à entrer en pourparler avec le chef Lumpungu. Depuis le 24, celui-ci est campé non loin de cet endroit, prêt à se jeter sur les Batétélas s'ils veulent tenter le passage : *mais ils n'ont pas de canot et passer à gué est excessivement difficile*. Leur dernier courrier donnant toujours cette nouvelle est daté du 26 et M^r Bollen et ses forces ont dû se trouver le 29 dans la matinée à Kabinda (1).

Le dernier courrier arrivé de MM. Böhler et Dehaspe est daté du 17 juillet. A la date du 14, ils connaissaient tous les événements de Luluabourg, ils savaient que les Batétélas avaient tué M. Pelzer, qu'ils étaient en marche vers leur poste. M. Böhler écrit « J'ai 2/3 de mes soldats qui sont de cette race. Je n'ose les désarmer, car il me semble que ce serait un mal plutôt qu'un bien : nous nous sommes fiés à eux et leur avons raconté le tout ; depuis lors ces soldats ne sont plus les mêmes et nous devons exercer une surveillance de tous les instants » (2). Cette indécision que je ne peux expliquer, leur a peut-être été fatale : nous n'avons plus un renseignement de ce poste depuis lors. D'autre part il faut remarquer que ce poste venait d'être fondé, qu'il est placé au milieu de populations où les forces de Luluabourg, depuis 92, ont fait plusieurs guerres (Kanioka contrée de feu Musembé).

Gandu a reçu des renforts de la zone arabe depuis le 25 courant : le chef de poste m'écrit que tout est tranquille.

Dans la zone de Lusambo, toutes les populations sont calmes et apportent le tribut comme par le passé. Depuis ces événements, tous les chefs les plus éloignés se sont présentés ici.

Le steamer va me permettre d'évacuer l'élément douteux, c'est-à-dire les soldats qui ont servi de « fashi » à feu Gongo, pendant et après le 1^{re} partie de la campagne arabe.

L'arrivée de M. le capitaine comd^t Legat, très connu dans la contrée, va me permettre de prendre le restant des forces dont je puis disposer et d'aller me joindre à l'un ou l'autre groupe suivant les circonstances.

Le Com^{re} de district

GILLAIN.

(1) Ces 8 dernières lignes sont barrées de traits obliques.

(2) Voir lettre n° 24.

Lettre de CASSART à GILLAIN lui annonçant l'envoi de son rapport officiel :

(Original, 1 feuille r^o et v^o)

Luluabourg, le 1^{er} août 1895.

Mon Commandant,

J'ai reçu votre lettre hier en rentrant du poste de Mukabwa. Depuis le 26 dernier j'ai été en route, ce qui fait que je n'ai pu vous écrire ni faire mon rapport.

.....

L'affaire de cartouches à blanc dont je vous parle est ceci : Le cap^{ne} Pelzer avait permis à ses hommes avant de rentrer à Luluabourg de retirer la balle de 5 cartouches, pour qu'ils puissent fêter leur retour à la station ; donc après le passage de la Lulua, nous nous trouvions là avec le comd^t Michaux, Dufour, Lassaux et moi pour recevoir Pelzer ; sitôt les soldats passés ils commencèrent à tirer à blanc d'abord et ensuite quelques unes à balle, et je pus tout de même les faire cesser. Nous n'avions aucune idée de ce qui pouvait arriver. J'avais repris les cartouches le jour même. Le jour de l'insurrection 8 hommes qui devaient partir en poste avec Sondrai étaient chacun porteur de 100 cartouches. C'est ainsi qu'ils ont pu tirer tant de cartouches de suite.

Je vais commencer mon rapport de suite ; je mettrai les faits tels qu'ils ont été ainsi que les causes. Je vous enverrai en même temps une note des événements depuis notre rentrée à la station et l'état des réquisitions faites à la mission.

Après tant d'événements, la situation est encore passable ici ; j'ai vraiment de la chance d'avoir Zappo Zappo, ensuite j'ai mes anciens Balubas qui sont très fidèles. Je comprends très bien la situation dans laquelle vous devez vous trouver ; si seulement il pouvait vous arriver un steamer avec des blancs et des forces.

Enfin continuons à espérer que tout ceci finira bien ; si j'ai la moindre nouvelle je vous l'enverrai illico. Modimbi, une femme de Pelzer est rentrée (malade) avec la femme du grand boy ; elles rapportent mon Mauser. Elles ne connaissent rien concernant les Batételas ; elles ont déserté les 1^{ers} jours.

Je vous enverrai donc un courrier après-demain avec rapport.

Votre tout dévoué,

CASSART.

Rapport officiel du lieutenant CASSART sur les événements survenus du 4 au 19 juillet 1895, rapport dont il annonçait l'envoi dans sa lettre du 1^{er} août (voir n^o 19).

Copie. 3 feuilles : 1 r^o et v^o, 1 r^o)

Copie

District du Lualaba

N^o 254

Zone de Luluaburg.

Rapport sur les faits qui se sont passés à Luluaburg du 4 juillet au 4 août 1895.

Monsieur le Commissaire de District,

J'ai l'honneur de vous informer des faits qui se sont passés à Luluaburg depuis le 4 juillet jusqu'au 19 (date de l'arrivée de M. le C^{re} de district Michaux.)

Le 4 à l'appel du matin, le C^{re} Pelzer, M. le Commis de 1^{ère} cl. Lassaux et moi nous trouvions à 25 pas en avant des rangs des soldats, quand au moment d'envoyer ceux-ci à l'exercice, des coups de feu partent dans l'air et dans notre direction. Je reçois en même temps une balle au côté droit. Nous ne savons d'abord que penser, nous crions de saisir les fusils, mais nous nous apercevons bientôt que c'est sur nous que l'on tire et nous prenons la fuite.

Le Cap. Pelzer part dans le ravin boisé qui se trouve à droite de la route en allant au village Zappo. Lassaux, légèrement touché au côté gauche [1], derrière nos jardins dans le prolongement du même ravin, moi dans le ravin se trouvant à gauche de la même route.

[1] Il faut relever ici la contradiction entre ce qu'écrit CASSART dans son rapport au sujet de la blessure de LASSAUX et ce que celui-ci lui-même écrit plus tard. D'après CASSART, LASSAUX aurait été « légèrement touché au côté gauche », au moment où lui-même recevait une balle au côté droit ; tandis que LASSAUX déclare qu'il fut blessé beaucoup plus tard, alors qu'il s'était déjà rendu chez le chef Zapozapo, puisqu'il écrit (*Op. cit.*, p. 572) : « Après avoir envoyé le premier avis au commandant Michaux, j'allai me rendre compte de la situation et m'avançai sur la route de la station. Dès que les révoltés m'aperçurent, toutes les balles convergèrent dans ma direction, à tel point qu'en moins d'une minute je me trouvai absolument seul, tous les noirs qui m'accompagnaient s'étaient mis à l'abri. Je fus atteint au côté gauche dont je ne me rendis pas compte que plus tard ».

Le R. P. VAN ZANDYCKE, qui relève également cette contradiction conteste

Les soldats, qui de suite après les premiers coups de feu étaient allés au magasin d'armes et de cartouches, se mirent ensuite à la recherche du Cap. Pelzer, qui peu de temps après sortit du bois pour voir où en étaient les choses. Il fut aperçu par les soldats, il voulut leur parler et leur promit des étoffes pour qu'ils cessassent de tirer, mais il lui fut répondu qu'on n'avait plus besoin de rien de lui. Les soldats le mettant en joue, il voulut fuir, il reçut une balle dans les reins, une à la nuque et tomba mort.

M. Lassaux qui se trouvait dans un fourré du bois vit passer à côté de lui 5 Batétélas qui étaient à sa recherche (un milicien qui se trouvait dans le ravin l'avait prévenu). Peu après, des soldats Balubas le rejoignirent, lui dirent que les Batétélas avaient tué le cap. Pelzer et moi et qu'ils mettaient la station à sac. Lassaux se rendit alors chez les Zappo-Zappo. En allant il fut aperçu par les Batétélas qui voulurent se mettre à sa poursuite, mais ils furent reçus à coups de fusils par les Zapos.

Après ils envoyèrent une pointe d'ivoire et des étoffes au chef Zappo-Zappo pour qu'il leur remette Lassaux. Zapo-Zapo leur fit répondre qu'ils pouvaient lui faire la guerre mais que lui vivant ils n'auraient pas Lassaux.

Quand les gens de Kanioka voulurent traverser la Lulua pour aider les Batétélas au pillage, ils eurent 6 hommes tués par les Zapos.

Quand moi j'arrivai au commencement du bois du ravin, je dus m'arrêter et m'asseoir tellement je perdais du sang. J'étais à 50 pas de la route, 2 femmes passèrent à côté de moi et me dirent que les Batétélas étaient à la recherche des blancs pour les tuer et que le Cap. Pelzer et l'interprète Sondrai étaient déjà tués. Les Batétélas vinrent près de moi sans me voir, faire une salve. Je me dirigeai alors vers le fond du ravin, je suivis le petit ruisseau et j'arrivai bientôt près du village du chef Mampuya. 3 femmes vinrent me dire que tout était fini à la station, que les blancs y étaient, alors qu'on continuait à tirer. Quelques soldats Balubas m'ayant aperçu accoururent près de moi et me dirent qu'ils allaient à la station voir ce qu'il y avait et qu'ils reviendraient avec un hamac pour me porter.

même que LASSAUX ait été présent à l'appel, au matin du 4 juillet, « des travailleurs l'ayant rencontré en route et lui ayant raconté ce qui venait de se passer ». Mais ces indigènes ne font-ils pas allusion à la rencontre de LASSAUX lorsque celui-ci « avança sur la route de la station pour se rendre compte de la situation » ? D'ailleurs, pourquoi CASSART certifierait-il formellement la présence de LASSAUX à l'appel, si celui-ci n'était « qu'en route vers le poste quand éclata la révolte » ? Ce qui est possible, c'est que CASSART ait cru que LASSAUX avait été blessé à l'appel comme lui-même l'avait été. (Cf. aussi le billet de LASSAUX à PALATE : n° 7).

Je me rendis donc chez Mampuya (15 minutes de la station) quelques instants après 2 soldats balubas vinrent confirmer la mort du Cap. Pelzer et ajoutèrent que Lassaux ayant été fortement blessé était mort en arrivant chez Zapo Zapo ; que maintenant les Batétélas allaient venir me chercher. Je traversai la Lulua, puis le chef Mukengé me conduisit à un autre endroit à l'insu de Mampuya. On continuait à venir me donner des nouvelles. Les Batétélas avaient pillé les magasins du DP. à Tshiniama et devaient partir pour la Mission le soir même. J'envoyai de suite un billet au R. P. Cambier pour le mettre au courant et en même temps pour lui demander de prévenir le sergent Lapière au poste de Mukabwé (à 3 jours de marche). J'envoyai également un billet à Lusambo. Seulement le R. P. Cambier était déjà prévenu, car il avait mandé les petits chefs des environs de la station ainsi que l'interprète Umba, à la recherche des blancs de la station, les priant de se rendre à la Mission. C'est ainsi que Umba vint me rejoindre vers 4 heures du soir avec une dizaine de ses gens. Les gens de Mampuya étaient allés dire aux Batétélas où je me trouvais ; seulement quand Umba vint me demander à Mampuya ainsi que les 30 Zapo Zapo envoyés par Lassaux, il fut impossible à ce chef de dire où j'étais. Les Zapos-Zapos durent retourner chez eux et Umba après 2 heures d'attente fut conduit chez moi par Mukengé.

Je me rendis à la Mission où j'arrivai à 7 heures du soir. Le R. P. Cambier s'y trouvait à peu près seul, les Sœurs et l'autre Père se trouvaient à Kanoa (3 1/2 heures). La nouvelle se confirmant toujours que les Batétélas allaient arriver, nous quittâmes la Mission en y laissant Umba pour mettre le feu à l'approche des Batétélas. Le lendemain le personnel de la Mission prit la route de Kalala-Kafumba. Moi je me rendis chez le chef Tshibambula qui était venu me chercher. Dans l'après midi le chef Gongo était venu me voir, or je n'avais aucun homme avec moi (les Balubas étaient retournés à la station pour voler des cartouches et venir me rejoindre) et que je me méfiais beaucoup de ce chef, je quittai Tshibambula et retournai à Kanoa.

Étant déjà occupé à traverser la Lulua, le R. P. Cambier fut averti que je devais être pris la nuit par Gongo à Tshibambula, que les Batétélas n'avaient pas encore été à la Mission et que les Bena Lulus voulaient le dépouiller. Il fit demi tour avec tout son personnel et arriva à Kanoa, où je me trouvais à minuit. Ils avaient fait 11 heures de marche.

Nous reçûmes alors un billet de Lassaux nous disant que les Batétélas quittaient la station, Lapière écrivait qu'il allait arriver avec 60 fusils.

Gongo qui avait vu son plan échouer, était allé nous attendre sur

la route de la Mission, seulement le lendemain matin, donc le 6, nous arrivâmes chez lui, si à l'improviste, qu'il n'eut le temps de prendre aucune disposition, après notre passage, il a crié sur ses gens parce qu'ils ne nous avaient pas empoignés. Tshibambula qui avait refusé de me livrer à Gongo, m'accompagnait. Arrivé à la Mission, quelques soldats balubas s'y trouvaient. Nous recevons ensuite un billet de Lapière : tous ses hommes sont désertés lui enlevant tout, il arrive donc seul. La Mission étant menacée par les Bena Luluas, j'envoie l'ordre à Konings (Poste Wissman Falls) de venir nous rejoindre et de désarmer ses Batétélas.

Nous avons 8 soldats balubas. Je laisse à la station un interprète et les employés armés et quelques angolais. Au soir les gens de l'interprète Umba, qui étaient partis forcément avec les soldats de Lapière sont venus nous rejoindre, ayant déserté la nuit précédente.

Le 8 je rentre à la Station.

Le 9 le 1^{er} sergent Dufour arrive avec 38 Haoussas, ayant chacun 25 cartouches ; nous devons nous rendre le jour même à la Mission qui est menacée.

Le 11 je rentre à la Station avec Lapière et les soldats Balubas, laissant à la Mission Lassaux, Dufour avec les Haoussas et 25 Zapos-Zapos. Presque tous les chefs des environs se sont soulevés, ils voudraient piller la Mission, ils font d'abord dire au P. Cambier de partir, qu'ils ne veulent pas le tuer qu'ils prendront seulement ses marchandises. Après nous apprenons que plusieurs chefs se sont réunis, ils veulent absolument prendre les Pères et les Sœurs.

Le 17 pendant la nuit je suis prévenu que la Mission va être attaquée de très bonne heure. Je pars le 18 à 2 heures du matin et j'arrive à la Mission vers 4 heures.

J'apprends que Gongo se trouve chez Sagash (à 1 heure de la Mission). A 5 1/2 heures je pars avec le 1^{er} Sergent Dufour, pour empêcher l'ennemi de s'approcher de la Mission ; arrivé près du village de Sagash, nous entendons une fusillade, c'était Umba parti en reconnaissance pendant la nuit et qui était attaqué par Gongo, devant le village même de Sagash. Nous entrons de suite en action. Mais au même moment nous voyons le village de Umba, contre la Mission, en feu et nous entendons des coups de fusil de l'autre côté de la Mission. Voyant le danger que courait celle-ci, j'envoie Dufour en avant et en un rien de temps, il prend le village de Sagash et chasse l'ennemi, il me rejoint ensuite (j'avais fait demi-tour avec une partie des soldats, mais mes plaies m'empêchaient d'aller très vite). Nous arrivâmes à la Mission encore assez vite, malgré les coups de feu que nous recevions des deux côtés de la route.

A la Mission la position était critique ; le commis de 1^{ère} classe Lassaux avec 10 soldats maintenait l'ennemi d'un côté. D'un autre le R. P. Cambier avec son interprète Pedro et quelques hommes armés de fusils à piston empêchait l'ennemi se trouvant de ce côté, d'avancer. Le R. P. Declercq avait armé une quantités d'hommes, de bâtons pointus et se trouvait devant les Sœurs pour les défendre en cas de besoin. A notre arrivée avec Dufour, l'ennemi battit en retraite pour continuer le feu à plus longue distance. A ce moment, un détachement de 100 Zapos-Zapos arriva. Ayant entendu la fusillade ils arrivaient à notre secours. Je fis alors charger l'ennemi et ensuite poursuivre par presque tous les hommes commandés par le commis Lassaux, les hommes mêmes de la Mission armés de bâtons s'étaient lancés à la poursuite ; Lassaux rentra à 1 heure, après avoir détruit le village de Sagash, où déjà des Bena Luluas s'étaient réunis.

Le feu avait commencé à 6 1/2 heures du matin pour ne finir qu'à midi. J'aurais pu finir plus tôt, mais notre petite quantité de cartouches m'obligeait à être excessivement prudent.

Nous eûmes 7 blessés, l'ennemi eut assez bien de pertes. Nous pûmes savoir le nom de presque tous les chefs qui avaient assisté au combat, car beaucoup de morts furent reconnus.

Gongo, chef des Bakwa Tshidimba, commandait une partie, l'autre se trouvait sous les ordres de Moamba MBuie, chef des Bakwa MBuie. De tous les chefs Bakwa Tshidimba, Tshibambula seul est resté fidèle.

Le 19, M^r le Com^{re} de dist. de 1^{ère} cl. Michaux arriva de Lusambo et prit le commandement de la zone. Le S^s L^t Konings arriva le même jour de Wissman-Falls. M^r le Com. de Dist. de 1^{ère} cl. Michaux a quitté la Mission de St Joseph le 31 pour prendre la route de Kalala-Kafumba. Pendant son séjour les chefs Sagash et Kiefu sont venus faire leur soumission. Le 1^{er} août 2 petits chefs de Gongo et 2 de Moamba M'Buie et 1 de Kabambaïe (route de Luebo) sont également venus faire leur soumission. Tous les chefs environnant la station ont assisté au marché qui se fait ici tous les 5 jours et qui a eu lieu le 2. Beaucoup de personnes désertées le 4 juillet sont rentrées à la station.

Je ferai remarquer à M. le Com^{re} de district que pendant tous ces temps, le R. P. Cambier s'est montré très énergique et a pu m'éviter beaucoup d'ennuis. Il a surtout aidé pour la nourriture du personnel de la station.

Je joins également une copie de la lettre de M. Baudour.

Je me permets de vous rappeler le dévouement que les chefs Zapo-Zapo, Mukengé et Tshibambula ont montré pendant toutes les circonstances.

Je serais très heureux si l'interprète Umba pouvait être récompensé

pour tous les services qu'il nous a rendus ; il a vraiment rendu les services d'un Européen ; toujours il a été en mouvement avec ses hommes.

L'interprète de la Mission, Pedro Katalaï, a également rendu beaucoup de services et s'est surtout bien dévoué pendant la journée du 18 juillet.

Luluaburg, le 5 août 1895

Le lieutenant

(signé) CASSART.

21

Rapport officiel du lieutenant CASSART, sur l'enquête qu'il mena dès sa rentrée à Luluabourg, et dans lequel il donne les motifs que les soldats allèguent pour s'être révoltés.

(Copie. 2 feuilles : 1 r^o et v^o, 1 r^o)

District du Lualaba.

N^o 253

Zone de Luluaburg.

Monsieur le Commissaire de District,

J'ai l'honneur de vous informer du résultat de l'enquête à laquelle j'ai procédé à ma rentrée à la station après le soulèvement des soldats batétélas.

J'ai questionné, en présence de MM. Lasaux et Lapière, des hommes qui ont été témoins aux discussions des batétélas, ensuite plusieurs femmes, d'abord parties avec eux puis désertées.

Les soldats batétélas ont dit s'être révoltés pour :

1^o Parce que l'on avait tué leur chef Gongo Lutété ; qu'ils étaient arrivés à Luluabourg avec beaucoup de femmes et que maintenant ils n'en avaient qu'une alors qu'ils avaient l'habitude d'en avoir une dizaine.

2^o Quand l'expédition du S.-E. est arrivée à Kalala-Kafumba, le C^{ne} Pelzer les a fait coucher en plein air, alors qu'il pleuvait, parce qu'ils n'avaient pas fait un hangar pour les blancs manger assez vite.

3^o Le Cap^{ne} Pelzer avait voulu faire fusiller 2 soldats qui avaient dormi étant sentinelles (on était devant l'ennemi). Ceci m'a été

raconté par le C^{ne} Pelzer à la rentrée de son expédition : « Nous étions menacés à tous moments d'être attaqués par Kalenda, et ces 2 hommes avaient été surpris à dormir. Je les avais condamnés à être fusillés, me dit-il, seulement le sergent Dehaspe est venu me prévenir que les soldats allaient se révolter, alors j'ai retiré mon ordre de fusiller les 2 sentinelles ». (Les soldats avaient été prévenus que le premier qui étant sentinelle en pays ennemi serait fusillé. Tous les soldats avaient approuvé et dit que c'était juste).

4^o Le C^{ne} Pelzer avait promis une récompense en étoffes aux soldats s'ils tuaient Kalenda ; or, celui-ci ayant été tué, les soldats n'auraient rien reçu parce qu'il n'y en avait pas plusieurs d'entre eux tués. MM. Böhler et Dehaspe doivent, si c'est vrai, être au courant de ce fait.

5^o Ils recevaient trop de chicotte.

Les soldats avaient eu l'intention de tuer le C^{ne} Pelzer pendant le cours de l'expédition, seulement ils se dirent « attendons jusqu'à Luluaburg et nous aurons des étoffes ».

Le 26, à la rentrée de l'expédition à Luluabourg, le Cap^{ne} Pelzer autorisa ses hommes à tirer chacun 5 cartouches à blanc, (Voilà 2 jours qu'ils m'ennuient pour tirer, me dit-il, et comme ils se sont bien conduits pendant la durée de l'expédition je leur ai accordé, seulement j'ai vu les 5 cartouches de tous les hommes et les balles ont bien été retirées). Quand l'expédition eut traversé la Lulua, les hommes commencèrent à tirer. (M. le Com. de District de 1^{re} cl. Michaux était présent). Seulement, après plusieurs coups de feu, nous entendîmes tirer à balle, mais je pus les faire cesser.

L'après-midi je repris leurs cartouches.

Jusqu'au 3 juillet il n'y eut rien à remarquer chez eux, je leur fis faire l'exercice et ils travaillaient avec autant de goût qu'avant ; le 3, ils vinrent me trouver et me demander des étoffes. Je leur répondis : « Je vous ai donné à chacun un costume complet, une ceinture (je leur avais donné le 1^{er}) j'ai encore une couverture en magasin pour chacun de vous autres, seulement vous l'aurez demain, car aujourd'hui je suis malade ». — « Tout cela, dirent-ils, ce sont des effets pour nous, soldats, c'est pour nos femmes que nous voulons des étoffes, elles n'en ont plus, puis elles ont travaillé à la station pendant que nous étions en expédition ».

Je mis le Cap. Pelzer au courant.

Le soir, ils discutèrent pour savoir s'ils nous tueraient pendant la nuit ; comme ils n'étaient pas tous d'accord, ils convinrent de nous tuer le 4 pendant que nous serions à table. A cet effet, le 4 à l'appel du

Le matin, 5 hommes étaient restés dans leurs maisons se déclarant malades ; ils devaient, pendant que les autres étaient à l'exercice, venir tirer sur nous. Seulement en faisant l'appel je fis appeler tous les malades et j'envoyais un caporal chercher ceux qui étaient chez eux. C'est à leur arrivée que le feu a commencé. 8 hommes devaient partir ce jour même pour le poste de Kaiiéié et étaient porteurs chacun de 100 cartouches, puis quelques hommes en avaient cachées.

De suite après la mort de Pelzer, ils firent garder le personnel des blancs par des sentinelles, mirent toutes les femmes travailleuses balubas à la chaîne, environ 150, puis commencèrent le pillage de la station (dans cette besogne ils laissèrent prendre ce qu'ils voulurent aux Bena Luluas accourus à la station). Ils ne laissèrent rien ; tout ce qu'ils ne purent enlever fut détruit, tous les papiers furent arrachés et déchirés. Ils promirent des étoffes à tous les chefs des environs.

Ils n'oublièrent pas les bœufs ; heureusement qu'un gardien eut la bonne idée d'aller ouvrir le coral et une trentaine purent se sauver et se disperser. Ils rentrèrent à la station quelques jours après.

Tout accompli, les Batétélas qui avaient fait avertir tous les Batétélas des autres postes, se décidèrent à prendre la mission, attendre l'arrivée des gens de Lapière, puis se diriger sur le poste de Kaiiéié pour tuer Böhler et mettre Dehaspe à la chaîne. Ils ne voulaient pas non plus tuer les Pères, ni les Sœurs, ils devaient les garder à la chaîne.

Le 5 au matin quand ils eurent tout décidé, un Bena Lulua vint leur crier que beaucoup de blancs arrivaient avec beaucoup de soldats. Il y eut alors panique chez eux ; ils voulurent sauver surtout tout ce qu'ils avaient pris et passèrent la Lulua au plus vite en jetant une quantité de choses trop lourdes, dans la Lulua.

Ces blancs et ces soldats qui arrivaient étaient le personnel de la mission et moi qui faisais demi-tour sur la route de Kanoa. C'est ainsi que les soldats de Lapière n'arrivèrent pas à Luluabourg, car ils furent prévenus par les soldats d'ici qu'ils ne pourraient passer la Lulua, des blancs et des soldats étant arrivés.

Les 2 colonnes, Batétélas de la station et ceux de Lapière, devaient se rejoindre à Kalala-Kafumba.

Ont été également tués par les Batétélas 2 Haoussas et quelques soldats balubas ; plusieurs autres de ceux-ci sont partis à la chaîne.

Je joins la déclaration de Feliciano Nobre qui n'a pas été tué, pour qu'il puisse donner les motifs de la révolution aux autres blancs.

Luluabourg, le 5 août 1895.

Le lieutenant
(signé) CASSART.

Lettre du charpentier angolais FELICIANO T. NOBRE, qui était présent à l'appel du 4 juillet, et à qui les révoltés donnèrent les motifs de leur révolte pour qu'il les rapporte aux Blancs. Cette lettre est une annexe à celle de CASSART, n° 21.

(Copie ; 3 feuilles : 1 r° et v° ,1 r°)

Luluaburg, le 5 août 1895.

Monsieur le Commandant,

Votre humble serviteur Feliciano T. Nobre, charpentier de Luluaburg, a l'honneur de vous prier de bien vouloir lui permettre de vous rendre compte de ce désastre qui est arrivé le 4 juillet 1895 à Luluabourg, sept h ou sept h et demi le matin.

Le 4 juillet à l'appel tous les soldats recevaient l'ordre de faire l'exercice, moi, votre humble serviteur, recevais également l'ordre de mettre mes hommes au travail journalier. Peu de temps après on entendait tout à coup des coups de feu ; notre capitaine arrivait demandant pourquoi on tirait des coups de fusil ; voyant leurs gestes menaçants nous avons tous pris la fuite. Je me sauvais dans le bush tout près de la station. A 2 h ou 3 h après midi j'entendais les gens crier leur « moyo », croyant donc que l'affaire s'était arrangée je sortais du bush pour me rendre à la station. Je rencontrais sur ma route un soldat nommé « Lukadi » suivi par d'autres ; le nommé Lukadi voulait me tuer, mais les autres l'empêchaient disant : Venez ici, charpentier, n'ayez pas peur ! C'était le nommé « Kandolo » qui me disait de venir près de lui. On me prend donc et me met entre eux. Nous rencontrons sur la route d'autres soldats qui voulaient tous me tuer mais les premiers arrivés et toutes les femmes les empêchaient : le nommé « Kimpoké » me disait que les femmes ne m'en voulaient pas, qu'ils ne voulaient pas me manger ; il demandait alors l'avis de tous les Batétélas qui étaient du même avis que leurs femmes.

Il m'informait que tous les trois blancs étaient tués et que les Batétélas voulaient tous le lendemain se mettre en route pour rejoindre leurs villages ; ils me demandaient à la fin si je voulais partir avec eux, une question à laquelle je répondais « non, je préfère de rentrer dans mon pays ». On me disait : les Lulus sont mauvais, ils font la guerre,

ils vous tueront. A quoi je répondais : Si le chemin n'est pas sûr, je me rendrai à la mission et les Pères m'assisteront, ils m'enverront dans mon pays. On me disait alors que je n'avais rien à craindre, que mon affaire était arrangée et qu'on m'avait fait prisonnier afin que je pouvais raconter aux blancs l'affaire comme elle s'était passée à Luluabourg et les motifs pour lesquels ils avaient fait la révolte, et ils me disaient les suivants :

1° Que tous les Batétélas de Gongo n'étaient pas arrivés à Luluabourg comme prisonniers de guerre pris par les blancs ; ils sont venus pour venger leur chef et qu'ils avaient chacun trois, quatre, cinq, six ou sept femmes quand ils sont arrivés, mais que le blanc avait repris leurs femmes et donné seulement une femme à chaque homme.

2° Qu'ils n'étaient pas habitués à travailler toute la journée, dans le temps chez leur chef indigène ils ne travaillaient que depuis le matin jusqu'à midi.

3° Que leur ration n'était pas suffisante, qu'ils ne recevaient leur ration que deux fois par mois et que la ration ne durait que cinq ou six jours.

4° Qu'on leur donnait trop de chicotte (au travail, s'ils dormaient chez les femmes non mariées, etc. etc.).

5° Que c'était grâce à eux que les chefs indigènes payaient des « milambos » au blanc, que si les soldats n'avaient pas voulu se battre courageusement, le blanc n'aurait jamais reçu de milambo.

6° Que quand ils vont en palabre de guerre, ils ont toujours faim et qu'on leur donne trop de chicotte : si l'indigène ne veut pas vendre des vivres et que les soldats le battent. Dans les batailles s'ils demandent la permission de chercher leur nourriture dans les villages, la réponse est la chicotte.

7° Que c'était grâce à eux que « Kalenda » a été battu ; dans le cas où Kalenda n'avait pas été battu, le capitaine aurait été tué ; la récompense pour leur brave conduite était la chicotte depuis leur départ jusqu'au retour.

8° Qu'on leur avait donné trop de chicotte pendant la durée de la 2^{me} campagne contre Kalenda ; que le capitaine leur avait promis des grandes récompenses s'ils tuaient Kalenda, on lui montrait la tête de ce dernier, et qu'ils avaient tous répondu que s'ils ne tuaient pas Kalenda le Capitaine pouvait les envoyer tous à Boma.

9° Que à leur arrivée à Kanda-Kanda, le Capitaine lui-même restait là et envoyait ses soldats contre Kalenda ; qu'ils sont retournés avec la tête de Kalenda, qu'ils avaient donc tenu leur parole. Le Ca-

pitaine était très content disant que s'ils n'avaient pas tué Kalenda lui, le Capitaine, aurait été mis en prison à son retour en Europe.

10° Que le lendemain après la bataille avec Kalenda, le Capitaine avait dit à ses soldats qu'ils n'auraient pas le cadeau promis : il fallait d'abord faire chercher 2 vaches et le Capitaine verrait s'il les voulait donner aux soldats. Qu'il aurait pu leur donner des meilleurs cadeaux, mais qu'il ne voulait pas : en Europe, on avait toujours une 15^{me} ou 20^{me} des morts après une bataille, ici très peu ; il n'appelait pas ça une bataille.

11° Qu'on avait vu arriver des étoffes, des perles, etc. etc. de Kabinda ; qu'on espérait que le Capitaine en donnerait une part aux soldats comme il avait promis. Mais non, il leur donnait à chacun 5 madibas et 1 cartouche de perles en ration. On voulait le tuer mais les femmes ont retenu cette fois leurs maris.

12° Qu'une autre fois le Capitaine avait trouvé une sentinelle endormie, fait amarrer le soldat et lier à un stick : il voulait le fusiller. Mais les autres soldats disaient tous que s'il tuait la sentinelle il fallait les tuer tous ; le Capitaine comprit, a laissé l'homme en liberté et infligé de la chicotte. A sa rentrée, il nous donnait une 1/2 brasse d'étoffe en ration, voilà la récompense aux plus braves soldats.

13° Qu'il ne faut pas croire que les blancs sauront nous attraper ; nous sommes aussi malins que les blancs ; nous avons agi comme ils l'ont fait ; la première chose qu'ils feront, les blancs, sera d'envoyer des courriers à toutes les stations. « Qu'est-ce que nous avons fait me demandait-on. L'ordre a été donné à Lusambo pour ici, d'ici à Mukabua, de Lusambo à Lumpungu où se trouvait 80 soldats Batétélas ; après l'affaire avec Kalenda est arrivé un blanc et 50 soldats de Kabinda ; ces soldats nous ont donné la nouvelle. Et notre plan est de rassembler tous les Batétélas à une place désignée. Maintenant, vous avez refusé d'aller avec nous, retournez alors chez les Pères et racontez tout ce que nous avons dit et dites au Père Cambier que nous ne voulons pas piller la mission parce que lui nous est envoyé par le Seigneur ».

A 7 h 1/2 le soir, je quittais leur camp ; je me rendais chez les Zapo-Zapo où était M. Lassaux que j'avais vu partir chez Z. Z. J'aurais bien voulu aller chez Capita où était M^r Cassart, cela m'était cependant impossible car les Batétélas avaient mis de nombreuses sentinelles pour empêcher personne de passer. Cette nuit je dormais chez Z. Z. avec M. Lassaux ; le lendemain nous voulions nous rendre à Malange, mais les Z. Z. nous disaient « Non ne faites pas ça ; nous

irons d'abord à Luluabourg pour voir s'il n'y a pas encore des Batétélas dans la station ». Nous recevions une lettre de M. Cassart qu'il nous priait d'envoyer à Lusambo ; il nous écrivait que les Batétélas avaient déjà passé la Lulua. Quand nous sommes arrivés à Luluabourg, nous y avons trouvé le corps de notre Capitaine ; n'ayant pas trouvé le moindre morceau d'étoffe nous n'avons pas pu l'enterrer de la manière que nous avons voulu. Un courrier arrivait à ce moment de Z. Z. nous disant que les Luluas s'étaient révoltés et qu'ils lui demandaient de leur livrer M. Lassaux afin qu'ils puissent le tuer. Nous avons dû nous sauver ce jour — le 5 juillet 95 — et le 6 juillet nous avons enterré notre Capitaine.

Voici, Monsieur le Commandant, tout ce que peut vous informer votre humble serviteur.

(signé) Feliciano T. NOBRE.

23

A la même date que ses rapports, CASSART écrit une lettre officielle à GILLAIN, donnant des détails sur la mort de PELZER :

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

N^o 255

Luluaburg, le 5 août 1895.

Monsieur le Commissaire de District,

J'ai l'honneur de vous envoyer des détails sur la mort du Capitaine Pelzer.

Le Capitaine Pelzer a reçu d'abord une balle dans le dos qui l'a traversé, il a encore pu faire quelques pas, puis a reçu une balle dans la nuque qui lui est sortie au front, alors il est tombé mort. Plusieurs hommes ont ensuite tiré plusieurs coups de fusil à bout portant.

Un homme du village de Moana Mai (près de la station) lui coupa une oreille sur l'ordre de son chef, paraît-il, qui, croyant que ce serait fini avec les blancs, voulait l'envoyer à Kalamba.

J'ai fait chercher le chef Moana Mai et l'ai fait mettre à la chaîne. J'espère avoir l'homme qui a coupé l'oreille dans quelques jours et le ferai également enchaîner.

Le corps du Capitaine Pelzer est resté à l'endroit où il est tombé jusqu'au 5. M. Lassaux l'a alors fait relever.

L'enterrement a eu lieu le 6, par les soins de M. Lassaux ; je n'ai pu y assister ayant dû rester à la mission qui était menacée. M. Lassaux a fait faire une salve par les soldats balubas au moment de la descente du corps dans la fosse. Tous les Angolais étaient présents.

Un cercueil avait été fait par un charpentier de métier.

Il ne reste aucun effet du défunt. Sa montre a été retrouvée sur lui et sera expédiée ainsi que quelques lettres particulières retrouvées.

Le lieutenant,

CASSART.

A Monsieur le Commissaire de district du Lualaba.

II. ATTAQUE DU POSTE DE KAYEYE

24

Le 14 juillet 1895, le sous-lieutenant BÖHLER, chef du poste de KAYEYE, au sud-est de Kanda-Kanda, fondé par le capitaine PELZER, après son expédition contre KALENDA, chef des Bena Kanyoka, au cours de laquelle ce chef fut tué, écrit au commandant GILLAIN pour lui exposer la situation critique dans laquelle il se trouve et pour lui demander du renfort ⁽¹⁾.

(Copie. 1 feuille r^o et v^o)

N^o 12

K.K.

Kabishi, le 14 juillet 1895.

Mon Commissaire,

Depuis longtemps vous êtes certainement prévenu de cette affaire malheureuse qui a se passé à Luluabourg. Les soldats batétélas qui ont accompagné le capitaine Pelzer sur la route ont se révoltés, tué le capitaine, blessé le lieutenant Cassart, tué 2 interprètes, enlevé tout de Luluabourg, même les femmes de ses camarades, mes soldats et les mis à la chaîne. Les rebelles ont pris le chemin pour venir chez moi, afin que nous tuer et partit avec mes soldats batétélas pour faire un village tout près de Lomami dans une grande forêt qui se trouve là. Plus tard on m'a raconté que les soldats ont pris un autre chemin

(1) BÖHLER était Norvégien. D'où les nombreuses imperfections de style. On trouve dans cette lettre, la preuve que, contrairement à ce qu'écrit le R. P. VAN ZANDYCKE, les Blancs du poste avaient été prévenus de la révolte et que ce ne sont pas les soldats Batétéla qui leur apprirent la nouvelle à la suite d'une communication du tam-tam (*Zaïre*, t. IV, nov.-déc. 1950, p. 1078), mais bien BÖHLER lui-même qui « raconta tout » aux soldats qu'il avait fait rassembler.

plus direct pour aller s'intaller et on m'a dit que c'était un complot de tous les batétélas. Toutes les nouvelles nous avons reçues, c'est grâce de sergent Mobenga à Luluabourg, qui nous faisait dire que c'était absolument nécessaire de mettre tous les batétélas à la chaîne, sans ça nous serions escofés. Ce qui est vrai de cela je ne sais pas encore et où les soldats se trouvent pour le moment non plus ? Vous comprenez, mon Commissaire, dans quelle situation nous nous trouvons ici après cette nouvelle, mettre les batétélas à la chaîne nous ne pouvons pas, c'était la même chose comme être tué, parce que j'ai ici plus que 2 tiers batétélas et les camarades des rebelles et si les autres étaient fidèles nous ne savions nullement. Nous étions tous les deux du même avis que seul nous avions à faire c'était de se confier à la franchise et leur montrer le sang-froid et nous faisons appeler tous les soldats et je leur racontai tout. Mais après cette nouvelle ils ne sont plus les mêmes.

Pour la sécurité de mon poste il est nécessaire que tous les batétélas ou du moins une partie soit remplacée par d'autres soldats, des bons balubas ou des soldats de la côte seulement il est à remarquer que pour aller à Lusambo ils ne consentiront jamais ; c'est absolument nécessaire de agir avec une délicatesse extraordinaire, si on ne veut pas avoir l'affaire de Luluabourg répétée ; parce que mes batétélas ont se mis dans l'idée que le blanc veut punir tous les batétélas même ceux qui ont restés fidèles. Pour éviter tout je crois c'est le meilleur si vous pour quelque temps voulez m'envoyer 20 soldats ou plus pour le moment laisser les batétélas tranquilles, mais les nouveaux soldats doivent absolument pas être des batétélas. Mes soldats ici sont sans femmes et j'ai l'honneur de vous demander 50 femmes au vite possible, ça leur calme un peu. Quant à leurs anciennes femmes je vous prie, mon commissaire, de me les envoyer aussi vite qu'elles sont prises.

Dans une lettre N° 11/K. K. du 13 juillet j'ai demandé renfort de Kabinda et avec prière de vous communiquer ma situation.

La route Kabinda et Kabishi-Luluabourg est déjà fermée par les mauvais Luluas.

Il est aussi de la plus grande importance qu'on ne dit pas quelque chose aux soldats mais plutôt qu'on leur dit ils ont bien fait de rester fidèles avec leur blancs.

Le Sous-Lieutenant, chef de poste

(signé) M. BÖHLER.

Monsieur le Commissaire de district du Lualaba à Lusambo.

Le sous-lieutenant BÖHLER avait pour adjoint, le sous-officier DEHASPE ; celui-ci adresse le 15 juillet, la lettre suivante au commandant GILLAIN pour lui demander des vêtements, mais ne fait aucune allusion à la situation critique du poste.

(Original. 2 feuilles. 1 r^o et v^o ; 1 r^o)

Kaieie, le 15 juillet 1895.

Monsieur le Commissaire,

Je prends la respectueuse liberté de vous écrire ces quelques mots pour vous faire savoir que tous mes effets m'ont été enlevés à Luluaburg par les soldats batétélas. Les cinq soldats envoyés à Malange (Luluabourg) pour prendre mes malles ont été mis à la chaîne par les rebelles. A mon départ pour l'expédition le commandant ne me permit pas de prendre plus d'une malle, or après 6 mois de marche vous voyez dans quel état je me trouve, plus de chemise, plus de pantalon, enfin plus rien pas même un timbre pour écrire en Europe ; mon contrat, mes livrets de services de l'armée, mon carnet de bons, tous mes souvenirs de famille enfin tout ce qui m'est précieux m'a été enlevé. J'ai recours à votre bonté, monsieur le commissaire, pour être dédommagé dans la mesure du possible.

J'ai l'espoir, monsieur le commissaire, que par retour du courrier, je recevrai de quoi me vêtir, je suis complètement nu, j'ai dû avoir recours à la bonté du Lieut^t Boehler pour me vêtir.

Je serais heureux si je pouvais recevoir du fil, des aiguilles et des boutons, par les soldats de Kaieie portant le courrier.

J'espère, Monsieur le Commissaire, que vous donnerez une suite favorable à ma demande.

Votre tout dévoué subordonné
Sergent DEHASPE.

26

Lettre du commandant GILLAIN au lieutenant BOLLEN qui commandait le poste de KABINDA :

(Original. 1 feuille r^o)

Lusambo, le 6 août 95.

Mon cher Bollen,

Inutile que je vous tracasse par les mille et une péripéties qui m'ont assailli ici !! Si nous avons l'occasion, plus tard je vous conterai le tout.

Le steamer a emporté 63 des turbulents, tous les autres sont tranquilles, je n'ai peur que des blancs qui n'ont pas confiance ! Mais je serai inexorable et j'espère que rien n'arrivera ici.

J'ai été et suis encore bien malade, mon ancienne maladie est revenue, mais nul ne le voit et je tiens bon. Pourvu que je résiste !

Si j'étais certain que les révoltés restent en place je ferais avancer la 1/2 des forces de Gandu pour vous renforcer.

B. à v. et bon courage.

GILLAIN.

27

Lettre de GILLAIN à BOLLEN, lui annonçant le retour du sous-lieutenant BÖHLER à Lusambo et la mort du sous-officier DEHASPE :

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

Lusambo, 6 août 1895.

Monsieur le Lieut^t Bollen,

Est-ce une erreur fatale ? Est-ce à dessein que vous m'avez envoyé la copie de la lettre que vous destiniez à M. Shaw ? Pour moi cette lettre est suffisante, vu qu'elle contient toutes les nouvelles que vous pouviez me donner, mais ce que vous me disiez contenait-il ce que vous vouliez dire à Shaw ?

Donc M. Michaux a quitté Luluabourg le 1^{er} août après avoir cherché vainement à battre tous les chefs Bachilangués : M. Cassart

m'écrit qu'il est resté *seul* là-bas avec 30 fusils rayés et 25 autres f. rayés à la Mission. Ne vais-je pas encore devoir le renforcer.

M. Böhler rentré ici hier soir à 9 h escorté par Pania Mutombo : l'attaque de son poste par les Batétélas a eu lieu le 19, il n'y a eu aucune lutte ; *Dehaspe* a voulu aller avec 4 soldats fidèles défendre le poste et a été tué, *paraît-il*, M. Böhler, *prévenu par le nyampara des soldats de Lusambo au poste à Mutombo Mukulu (revenus à Kaiéié, rappelés)* s'est sauvé entraînant avec lui 10 balubas fidèles : il dit que les autres Batétélas de Lusambo ont suivi les révoltés. Il n'y a pas eu un coup de fusil tiré!!!!!!

M. Böhler dit qu'il n'a pas reçu l'ordre de désarmer, mais que connaissant les nouvelles de Luluabourg par les indigènes et par l'intermédiaire d'un Kanda-Kanda envoyé à lui personnellement pour le prévenir par un sergent de Luluabourg il a eu confiance en ses soldats et il croyait qu'ils se seraient battus contre les autres et il leur avait distribué toutes les cartouches. Böhler revenu par Kanda-Kanda resté fidèle et les postes successifs de Pania-Muombo a recueilli 13 déserteurs balubas et autres armés de 5 fusils rayés et de 4 f. à p.

Pauvre *Dehaspe*, il a payé de sa vie le courage et la confiance qu'il avait!!! Mais nul n'a vu son cadavre ?

On me dit, ici toujours (Pania), que les rebelles ont remonté le Lubilasch.

Gandu est renforcé depuis le 1^{er} ou le 2 de 80 fusils rayés : ayez soin de le renseigner de tout mouvement menaçant pour eux.

J'espère toujours qu'il ne sera rien arrivé à Shaw et qu'il vous rejoindra : ce silence est incompréhensible et inquiétant.

Allons, mon ami, courage, inutile de faire appel à votre énergie, même un revers ne doit pas vous abattre : vous avez le rôle dur mais glorieux, j'envie votre place.

Bien à vous tous

GILLAIN.

Remerciez Lumpungu de ma part et dites-lui qu'il sera largement récompensé de sa fidélité et de ses services.

N. B. Si j'apprends d'une façon certaine que les forces rebelles sont stationnaires ou qu'elles opèrent dans la zone du Lubilasch, je ferai marcher une partie des forces de Gandu : au besoin je vous autorise (avis est donné) à les requérir directement.

G.

Rapport du sous-lieutenant BÖHLER, adressé au commandant GILLAIN, sur l'attaque du poste de Kayeye par les révoltés :

(Copie. 1 feuille r^o et v^o)

Lusambo, le 6 août 1895.

Mon Commissaire,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que les rebelles de Luluabourg ont attaqué le poste de Kabishi le 19 juillet vers 10 h du matin. J'ai toujours tâché de savoir où les rebelles étaient en envoyant des soldats et des hommes de Kaiié par ces chemins qu'ils devaient suivre, mais je n'ai jamais reçu deux nouvelles qui disaient la même chose et je n'ai jamais su savoir où les rebelles étaient et je n'ai pas reçu un seul mot d'un blanc me disant la chose qui s'était passée à Luluabourg.

J'avais le jour de l'attaque 47 soldats et 2 caporaux, desquels 37 et les 2 caporaux étaient batétélas, les autres balubas. En recevant la nouvelle que les soldats venaient je faisais appeler mes soldats et je donne l'ordre aux batétélas de se porter à la rencontre des autres avec M. Dehaspe après notre plan, moi, je restais au poste avec les balubas pour défendre notre retraite si c'était impossible à résister.

M. Dehaspe partait avec les soldats, mais quelque temps après on vient me dire qu'il était tué par ses soldats et qu'ils avaient se réunis avec les rebelles. Le porteur de ces nouvelles était un caporal batétéla qui restait avec moi ; celui-ci me disait aussi que je devais partir, lui il restait au poste, disant qu'il ne voulait pas quitter sa femme malade. En recevant ces nouvelles j'étais tout étonné, parce que nous avions tout le temps eu confiance à nos soldats et je croyais point que ces soldats qui avaient voyagé avec moi longtemps, depuis restés avec moi en poste sans faire des palabres et toujours très obéissants, étaient capables de faire une chose pareille ; mais voyant les soldats déjà revenir pour me prendre je faisais battre retraite au village de Kaieie, quel chef nous avait promis de venir à notre secours avec tout son monde, je dis à Kaiié qu'il devait appeler tous ses gens pour rester avec moi et défendre le village, mais quand il voyait les soldats qui venaient pour nous attaquer, il prit la fuite avec ses hommes et 3 de mes soldats. J'avais après cela seulement 8 soldats balubas avec moi et j'ai dû me cacher dans une grande forêt et grim-

pant 3 jours dans les forêts et les herbes, j'ai su me sauver dans le village de Kanda-Kanda dont le chef m'a très bien reçu et donné à manger à moi et mes soldats.

Tout ce qui se trouvait en poste a été enlevé et le poste brûlé.

Le Sous-lieutenant
(signé) M. BÖHLER.

Monsieur le Commissaire de district du Lualaba.

III. COMBAT DE KAYEYE-VILLAGE ET ATTAQUE DU POSTE DE KABINDA

29

Lettre du lieutenant SHAW, chef de poste à Kabinda, au commandant GILLAIN, lui signalant que les révoltés se dirigent vers un passage à gué du Lubilashi, pour prendre la route vers Kabinda :

(Original. 2 feuilles détachées du registre des bordereaux d'envoi de matériel de guerre. 1 feuille r^o avec croquis et v^o, 1 r^o)

Kabinda, le 2 août 1895.

Monsieur le Commissaire de District,

J'ai l'honneur de vous communiquer copie de la lettre que j'envoie à l'instant à M. Bollen, commandant l'expédition en marche contre les révoltés (M. Bollen est en route vers M'Pafu) :

« J'ai l'honneur de vous faire savoir que des éclaireurs envoyés de Lumpungu du côté du Lubilache (Katombé, passage à gué) viennent de revenir m'apporter la nouvelle que M. Böhler n'est pas tué, mais est retenu à la chaîne par les Batétélas. Ces derniers après s'être battus avec Kabamba-N'Gombé, cherchent à passer le Lubilache à gué à Katombé, passage suivi par Gongo lors de son expédition contre les Kaniokas. Il existe un 2^e passage à gué chez les Bena Musokos, gens de M'Pafu, situé sur la route directe : Kabamba-N'Gombé à Kabinda. (Voir croquis) Je viens d'arriver au poste de Kabinda, exténué après 2 marches forcées. Mes soldats batétélas sont désarmés et j'ai armé des gens de Lumpungu avec leurs fusils. Dès que je suis certain que les renforts annoncés de Gandu sont en route, je me porterai immédiatement de ce côté pour vous rejoindre ou pour me porter contre les révoltés avec les forces de Lumpungu, car il m'est impossible de

laisser le poste sans défense ; les renforts de Gandu sont annoncés à bref délai par M. le Cap^{ne} Augustin.

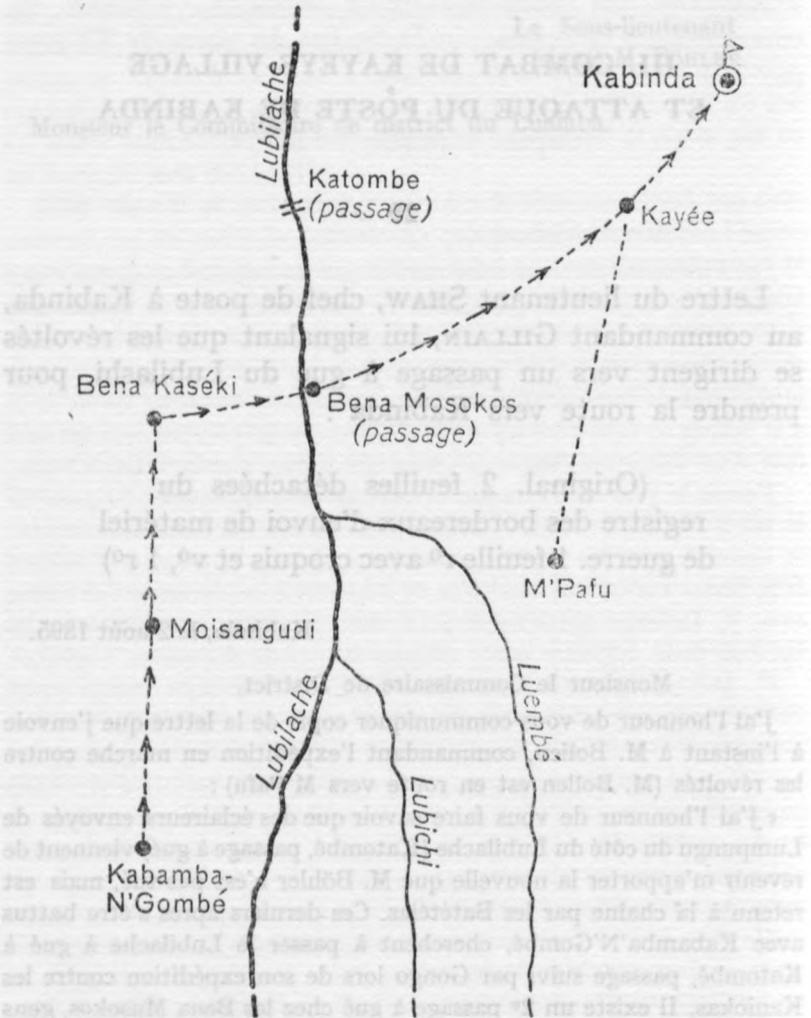


FIG. 1. — Croquis par le lieutenant SHAW de la route des rebelles vers Kabinda. (Lettre du 2.8.1895).

Au moment où les gens se sont rendus à Kabinda m'apporter la nouvelle, les révoltés se trouvaient à Moisangudi, à 2 marches du Lubilache (voir croquis). Il paraît que d'après les renseignements donnés, les révoltés font porter des caisses à ce malheureux Böhler.

Il est très probable et presque certain qu'ils passeront au 2^e gué (Bena Musokos) car au 1^{er} gué Lumpungu leur a infligé une défaite (Katombé) ».

.....

.....

Je dirige aujourd'hui sur Lusambo tous les soldats batétélas avec leurs femmes, qui n'appartiennent pas au poste de Kabinda, plus les femmes des soldats de M. Fromont déjà partis à Lusambo, ainsi que quelques soldats de Kabinda dont j'ai à me méfier.

.....

Ci-joint un courrier qui, au lieu de se diriger à Lusambo, était en route pour me rejoindre à Kapepula ; ce courrier est de M. Bollen et est daté du 1^{er} août. Je ne récompenserai Lumpungu que quand l'autorisation de prendre les 8 ballots demandés me sera arrivée, et quand la guerre sera finie.

Le Chef de poste,
SHAW.

30

Le combat de Kayeye, village qui était situé à une bonne étape au sud de Kabinda, sur la route conduisant au passage à gué du Lubilashi, eut lieu le 5 août. Le sous-officier FROMONT qui échappa à la défaite, en donna la nouvelle au commandant GILLAIN, dans une lettre datée du 7 :

(Original au crayon. 2 feuilles r^o et v^o)

Moina Kialo, le 7 août 95.

Mon Commandant,

Nous avons rencontré les Batétélas à Kaicie le 5 à 4 heures.

Tous nos gens et nos auxiliaires nous ont abandonnés.

Le L^t Bollen a été tué dans la fuite. Le L^t Shaw partait sur la route de M'Pafu et aurait été également tué.

Pour moi je n'ai dû mon salut qu'en me jetant dans les herbes avec 2 boys. Le soir je me suis mis en route vers Kabinda ignorant le sort de mes deux compagnons.

Après avoir encore échappé au feu des sentinelles des Batétélas qui étaient déjà à Kakeza j'arrivai à Kabinda vers 5 heures 1/2 du matin, le poste abandonné et livré au pillage. Les Batétélas de M. Shaw y étaient et heureusement ivres, je pus ainsi leur échapper. J'appris que M. Borsut était parti abandonnant tout, cartouches ! etc. sans même mettre le feu au poste.

M. Nivelier que nous avons envoyé sur Kabinda la veille du combat est mort en arrivant à cette station. J'ignorais tous ces faits et croyais Shaw parti sur M'Pafu et Bollen sur cette route, ce n'est qu'aujourd'hui à 11 heures que j'apprends ces terribles nouvelles. M. Borsut se dit atteint d'hématurie je n'en ai pas encore la preuve. Il est ici.

Le Cap. Augustin annonçait son arrivée prochaine (le 4 ct) avec 200 fusils, hélas trop tard.

J'envoie une partie de la caravane par Mukumbulé. Moi j'irai avec Borsut par la route de Moïna Mutolo-Katoto Goyo Meso pour dépister en cas de poursuite. Lettre suit.

Bien dévoué,

FROMONT.

31

Rapport détaillé du lieutenant SHAW adressé au commandant GILLAIN, donnant des renseignements précis sur ce qui s'est passé avant, pendant et après le combat :

(Original, écrit à l'encre, sur feuilles détachées d'un registre des inventaires. 8 feuilles r^o et v^o et croquis.)

Kabinda, le 13 août 1895.

Mon Commandant,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis rentré hier, 12 ct, au soir, à Kabinda. Je vais vous renseigner sur tous les événements survenus depuis ma rentrée de Kapépula.

Comme je vous ai fait savoir dans mon dernier courrier, j'ai appris tous les événements qui se sont passés à Luluaburg, le 31 juillet, à

Kapépula. Je suis parvenu à désarmer mes batétélas sans difficulté et suis rentré à Kabinda le 2 août vers 1 1/2 h de l'après-midi.

M. M. Bollen, Fromont et Nivelier avaient quitté Kabinda la veille se dirigeant sur Kayéyé. Lumpungu qui devait rejoindre M. Bollen avait retardé son départ par suite de mon arrivée.

Le 3 au soir est arrivé M. Fromont, avec un ordre de M. Bollen, me prescrivant de le rejoindre immédiatement avec Lumpungu ; en même temps il me fit savoir que M. Nivelier était atteint d'une hématurie et qu'il était à toute extrémité !

Le lendemain 4, je suis parti avec M. Fromont, Lumpungu avec ses auxiliaires et quelques soldats balubas qui me restaient, laissant M. Borsut à Kabinda avec une dizaine d'armes rayées. J'avais recommandé à Mendako de fournir quelques hommes pour garder la station de concert avec les soldats que j'y avais laissés.

Arrivé le 4 au soir à Kayéyé, M. Nivelier dont l'état ne s'était pas amélioré est dirigé immédiatement sur Kabinda où il est mort peu après son arrivée.

Pendant notre trajet de Kabinda à Kayéyé, à mi-chemin, nous recevons un courrier de M. Bollen, annonçant les Batétélas à Mukandie à 3 1/2 h de Kayéyé. la rencontre était donc certaine pour le lendemain 5 ct.

Arrivé à Kayéyé je fis part à M. Bollen d'une excellente position défensive située à un 1/4 d'heure de Kayéyé, mais vers Kabinda. La position était à cheval sur le chemin et avait devant elle un ruisseau, assez encaissé, dont les rives étaient bordées de palmiers et d'arbustes derrière lesquels les tireurs auraient pu exécuter leur tir à l'aise. Il n'y avait aucune crainte d'être tourné et les batétélas étaient obligés de passer par là n'ayant aucun autre chemin pour se rendre directement à Kabinda. — Avec les éléments dont nous disposions : les auxiliaires, les angolais, les vieux balubas de Kabinda qu'on avait armés, il était de toute nécessité d'avoir une bonne position défensive car il était à craindre l'effet moral produit par le tir rapide des batétélas qui, habitués à manier l'Albini, avaient pu juger l'effet de cette arme, lors de la rencontre avec Kalenda, où ils étaient 1 contre 100. —

M. Bollen avait fait choix d'une autre position en avant du village de Kayéyé du côté d'où devaient déboucher les batétélas. Le terrain y était en pente douce, n'offrant aucun abri au tireur et où l'ennemi avait toutes les chances de canarder notre ligne de tirailleurs. Malgré tous les avantages que je faisais ressortir de la position que j'avais indiquée, M. Bollen persistait dans son idée et il fallait bien que je m'incline. Au point de vue tactique, pour des troupes européennes, certes la position était bonne, mais comme je le dis encore une fois, il fallait prendre ici en considération la troupe dont nous disposions.

Le 5 août vers 5 h du matin, nous allions occuper la position. Le centre était occupé par toutes les armes rayées, les ailes par les auxiliaires armés de fusils à piston, etc. M. Bollen commandait le centre, M. Fromont l'aile gauche et moi l'aile droite. M. Bollen placé au

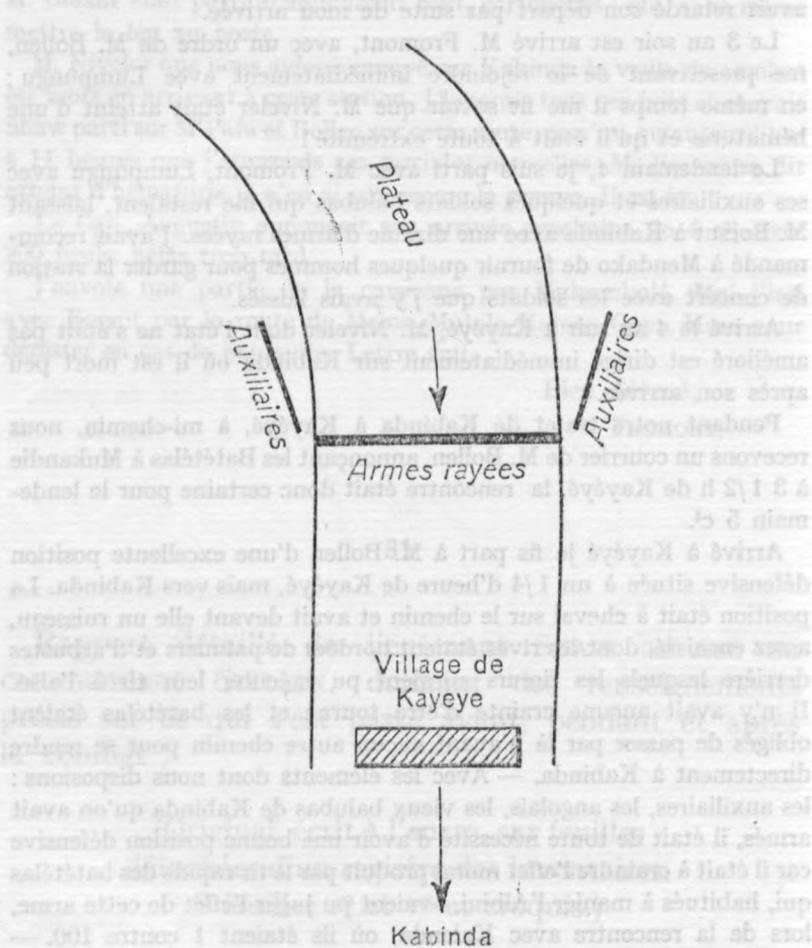


FIG. 2. — Croquis par le lieutenant SHAW du combat de Kayeye-village.
(Lettre du 13.8.1895).

centre, dans le chemin par où les batétélas devaient venir, nous avait prévenus qu'il donnerait le signal de l'ouverture du feu, en tirant le premier. Les auxiliaires avaient pour mission de se lancer contre les batétélas dès que ceux-ci seraient plus ou moins ébranlés par le feu du centre.

Nous sommes restés sur la position jusque vers midi sans rien voir arriver.

Nous désespérions déjà de ne plus les voir arriver ce jour là quand tout à coup les éclaireurs nous signalent leur arrivée. Vers 12 $\frac{1}{2}$ h le signal est donné par M. Bollen ; alors éclate une pétarade épouvantable ; les batétélas sont surpris, les premiers tombent et les autres semblent plus ou moins indécis, mais ceux qui étaient en arrière arrivent en courant et en criant : « Olé ! Olé ! Olé ! » et en faisant les commandements : « Joue ; feu, chargez ! » C'est alors que la débâcle s'est produite. Placé entre les soldats et les auxiliaires de l'aile droite je n'ai pas très bien vu ce qui s'est passé au centre et à l'aile gauche. Voyant les auxiliaires s'enfuir je leur fais des signes désespérés pour qu'ils reviennent ; je fais battre leur tambour, que j'avais placé près de moi et qui devait donner le signal de leur attaque, croyant les faire revenir ; peine inutile, ils couraient affolés, jetant leurs arcs, flèches, lances, et les batétélas avaient évidemment tout le loisir de diriger leur feu dans ces masses en fuite.

Les anglais, les vieux qu'on avait armés, les auxiliaires de Lumpungu armés de fusils rayés, qui étaient tous placés au centre, voyant les 2 ailes s'enfuir, se replient et à un moment donné se lèvent et s'enfuient à toutes jambes vers le village entraînant les soldats. Pendant ce temps le groupe des batétélas avait grossi et dirigeait un feu roulant sur les fuyards, les poursuivant de près. Moi, voyant que la situation n'était plus tenable, je parviens à me retirer dans un fond boisé, suivi de deux de mes boys. Mais les batétélas voyant un blanc, facilement reconnaissable, dirigent vers moi leurs coups de feu ; un homme de Lumpungu qui me suivait de près est frappé d'une balle à la hanche ; cet homme perdant beaucoup de sang, parvient à se sauver ; pendant ce temps moi je cours sous bois et vais me réfugier dans un ruisseau dont les rives très escarpées et très élevées me mettaient pour ainsi dire à l'abri de toute poursuite. Les batétélas qui me poursuivaient remarquant des traces de sang allant vers la rivière, ont cru m'avoir blessé et que j'étais allé mourir sous bois ; ils avaient tout bonnement vu le sang de l'homme de Lumpungu qui avait attrapé la balle à la hanche. — Heureux pour moi, car ils n'auraient certainement pas cessé leur poursuite de sitôt. Blotti dans la rivière, ayant de l'eau jusqu'au dessus des genoux, j'entendais tout ce que les batétélas se disaient à l'endroit où avait eu lieu le combat.

J'entendais beaucoup de femmes qui pleuraient, ce qui était un indice qu'il y avait eu assez de tués de leur côté ; j'entendais leur clairon sonner le rassemblement et même des commandements faits par leurs chefs ; à un moment donné un batétéla est venu près de la

rivière et a crié : « Nous avons tué le blanc de Luluabourg (Pelzer), le petit blanc de Kayéyé (Dehaspe), deux blancs aujourd'hui (Bollen et moi) et le 3^{me} blanc (Fromont) est en fuite. » Je ne savais que penser « des 2 blancs tués aujourd'hui » j'ai cru à ce moment que Bollen et Fromont étaient tués. — Après avoir crié cela, il a déchargé son arme 3 ou 4 fois dans la direction où je me trouvais — Pendant ce temps d'autres batétélas se promenaient au-dessus de moi, chantant leur victoire et tirant des coups de feu dans la rivière. Vous voyez ma position d'ici!!! Cela durait ainsi tout l'après-midi ; il m'était impossible de sortir de la rivière. La nuit venue les batétélas se sont tous retirés vers le village de Kayéyé ; je suis sorti alors de mon abri et m'orientant tant bien que mal, je me suis dirigé vers Kabinda évitant cependant de rejoindre le chemin direct.

Vers minuit je suis arrivé au village de Lengué, gens de Kayéyé. Là les indigènes m'ont retenu disant qu'il était impossible de retourner à Kabinda sans se faire prendre ou tuer ; que les batétélas avaient poursuivi les soldats et les gens de Lumpungu jusque près de Kabinda et qu'ils occupaient les villages de Kankéza et des Bena N'Gua. J'avais donc mon chemin coupé de Kabinda. Le lendemain, 6 août, voulant partir absolument pour Kabinda, les habitants du village m'assurent que tous les chemins sont fermés ; n'ayant pas de soldats avec moi, je ne puis m'assurer de la chose. Ils disaient qu'il ne me restait qu'un chemin ouvert, c'était celui allant vers Batubengué. Au soir, j'apprends la rentrée du chef Kayéyé que j'avais placé chez Chimby pendant mon expédition contre Kapépula. Comme je savais qu'il était accompagné de 2 soldats, je fais appeler ceux-ci. Le chef Kayéyé, apprenant ma présence à Lengué, me fait chercher par ses gens pour que j'aille rester chez lui. C'est le soir du 6 août que j'ai appris que M. Bollen était tué, que M. Fromont et Lumpungu étaient parvenus à se sauver à Kabinda. — Le 7 août, les soldats qui se trouvaient chez Kayéyé arrivent. J'apprends également que ce jour les batétélas étaient arrivés à Kabinda. Il n'y avait donc plus rien à faire de ce côté. — Le 8^{ct}, je me rends chez Kayéyé, afin d'avoir sur les lieux-mêmes, les renseignements sur les événements survenus depuis la fuite générale. Le malheureux Bollen a été tué dans la fuite, près du village de Kayéyé ; 3 balles l'ont frappé ; l'une dans la poitrine, une dans la hanche et une autre dans le cou. Les batétélas ont fait subir au cadavre d'horribles mutilations — ils ont coupé la main droite, les parties sexuelles, et ont criblé le corps de coups de couteaux et de lances. Après avoir dépouillé le cadavre de ses vêtements, ils l'ont abandonné dans les herbes. A sa rentrée, le chef Kayéyé a fait laver le corps, l'a enveloppé dans des étoffes et des nattes et l'a enterré au milieu de

son village. Plus tard je ferai transporter le corps à Kabinda, ainsi que celui de M. Nivelier qui se trouve à Batchimbu.

Le 9 et le 10 août, j'envoie régulièrement des gens de Kayéyé vers Kabinda pour me renseigner sur les batétélas ; mais ils n'osent pas approcher trop près, ce qui fait qu'ils me rapportent des nouvelles fausses que les Balubas faisaient circuler dans le but d'agrandir encore ce qu'ils appelaient *la fuite des blancs et de Lumpungu*.

Ma première idée, me voyant coupé de Kabinda, avait été de me diriger sur Lusambo par la route des Bena Tchitolo-Pania. Après réflexions faites, j'ai jugé ma présence plus utile ici, car tous les blancs disparus de la zone, cela aurait eu certainement un effet désastreux pour l'influence de l'État et de Lumpungu. Les balubas répandaient déjà les bruits les plus absurdes ; il croyaient déjà le blanc fini ainsi que Lumpungu ; ils disaient Lumpungu en fuite sur ses terres des Bena Kalébué après avoir tué Kakéza le chef des Bénéki, etc, etc. Quand ils ont appris tout à coup que le blanc de Kabinda, que tout le monde croyait tué, se trouvait à Kayéyé avec beaucoup de soldats (j'en avais 2, mais je faisais répandre ce bruit) cela les a beaucoup refroidis ; je puis dire que le tout est tranquille ici, mais ma présence est absolument nécessaire ici pour le moment.

Le 11 août, les batétélas quittent Kabinda en suivant l'ancienne route par où est venu Gongo-Lutéti, et puis parce qu'ils apprennent la présence de M. Lallemand, chef de poste à Lussuna, à Kolomogni. Le même jour, Lumpungu rentre à Kabinda et apprenant ma présence à Kayéyé, me fait chercher.

Le 12 au soir j'arrive à Kabinda.

Voici, d'après des renseignements obtenus, ce qui s'est passé au poste de Kabinda :

Le 5 août, le soir du combat de Kayéyé, vers 5 h sont arrivés les premiers fuyards. Parmi eux était l'interprète Sébastien, qui répandait le bruit que les 3 blancs étaient tués et que les batétélas étaient près de Kabinda. M. Borsut, qui était malade, a quitté le poste, porté par des soldats (dans la nuit) accompagné de Sébastien et de Suédi. Après le départ de M. Borsut, les quelques soldats qui se trouvaient à la chaîne, se sont détachés, sont allés prendre les fusils que M. Borsut avait eu l'imprudence de laisser chez lui, et ont commencé à tirer de nombreux coups de feu en l'air. Alors a commencé le pillage de la station par le personnel batétéla. Une partie du personnel a suivi M. Borsut à Lusambo.

Le 7, sont arrivés les batétélas de Luluabourg. Après avoir traversé le village de Lumpungu en y mettant le feu et en tirant coups de feu sur coups de feu, quoique qu'il n'y avait personne, ils se sont

installés au poste. Là, les batétélas de Luluaburg, ont reproché aux hommes de Kabinda d'avoir laissé partir le blanc ; ils en ont tué 5 et les autres ils les ont mis à la chaîne, pour porter des charges jusque Gandu.

Les batétélas sont restés là jusqu'au 11 ct. Ils ont pris et détruit tout. — Ce qu'ils ne pouvaient pas emporter était réduit en miettes.

Le bétail (4 bœufs, 30 chèvres, 20 cochons) a été tué et mangé. Ils ont tué également 3 bœufs de Lumpungu. Le canon lisse 7/5 a été emporté après en avoir brûlé l'affût ; mais pour moi ils l'ont jeté quelque part dans les herbes près du poste. Ils ont abattu le mât de pavillon, tous les bananiers sont coupés ainsi que les citronniers ; ils ont abattu les papayers femelles et ont laissé debout les papayers mâles. Toutes les habitations sont brûlées. Les 250 charges de madibas ont été brûlées également, enfin en un mot : tout est détruit. Voilà le fruit de mon travail de toute une année réduit à néant : c'est désolant ! N'en parlons plus j'en ai le cœur gros !

D'après moi, M. Borsut a quitté le poste trop tôt. Il aurait pu évacuer *tout, tout*, avant l'arrivée des batétélas de Luluabourg, qui ne sont arrivés là que le surlendemain. — Aidé des gens de Lumpungu, il aurait pu sauver tout. Les soldats à la chaîne ne se seraient pas détachés ; il avait d'ailleurs des soldats pour les tenir en respect. ⁽¹⁾

D'après les renseignements, M. Borsut était bien malade mais n'aurait-il pas pu faire un petit effort ! Sébastien était là cependant !

A propos de la maladie de M. Borsut, j'ai ceci à ajouter : 2 h avant le combat à Kayéyé est arrivé un billet de M. Borsut disant qu'il était malade au lit avec une hématurie. J'ai fait ressortir à M. Bollen que je croyais ma présence nécessaire à Kabinda ; il m'a répondu : « Non ! je vais écrire à Borsut qu'il n'a qu'à bien se soigner ! ! »

Tous les projectiles pour le canon du Katanga ont été mis hors d'usage, ils en ont brisé les têtes et jeté dans les herbes.

Ma femme a eu la présence d'esprit de se sauver avec mes malles.

En voilà assez concernant Kabinda !

(1) BORSUT dut comparaître devant un Conseil de guerre à Lusambo, le 5 décembre 1895, et fut condamné à mort pour « lâcheté devant l'ennemi ». Ayant fait appel du jugement, il fut dirigé sur Boma. Se trouvant à bord du vapeur *Ville de Bruges*, le 12 décembre dans la soirée il se laissa tomber à l'eau et toutes les recherches faites pour retrouver son corps furent vaines.

Suivent quelques renseignements divers sans grand intérêt, puis SHAW termine son récit comme suit :

Mon Commandant,

Je n'ai jamais assisté à une débâcle pareille. Encore maintenant je me demande ce qui a pu provoquer cette panique. Si la résistance avait duré encore un peu, ils battaient en retraite.

Les Angolais s'enfuyaient jetant leurs fusils et cartouches, ainsi que les vieux qu'on avait armés. C'était épouvantable.

Je cesse mon Commandant, autrement je vous répéterai mille fois la même chose.

M. Fromont a dû vous conter ce qu'il sait de cette malheureuse affaire.

A entendre et à voir ce qui s'est passé on dirait qu'on avait eu intérêt à la faire manquer.

Et le Commandant Michaux qui cherche les batétélas où ils n'ont jamais été ?

Tout ce que je puis vous dire, mon Commandant, c'est de ne plus opposer à ces gaillards, que des soldats, rien que des soldats. Plus d'auxiliaires, ou vous aurez la même chose.

Il faut également des gradés noirs, tels que Wilson, Benga, etc.

Les blancs sont leur point de mire ; ils savent très bien les blancs tués, c'est la débâcle.

J'enverrai tantôt un courrier du côté de Gandu par Kolomogni pour connaître les événements de ce côté. Ici tout est tranquille. Dois-je faire un rapport officiel du combat de Kayéyé ?

Me faire parvenir du papier s. v. p ? et de l'encre. Veuillez m'indiquer également à peu près ce que je dois y renseigner, si je dois dire tout ce que je sais.

J'espère, mon Commandant, que votre santé est bonne. Moi, malgré les émotions de ces jours derniers et mon séjour dans l'eau pendant 6 heures, je me porte encore bien. Je ne voudrais plus recommencer cette journée du 5 août 1895, pour un veau d'or. Et j'avais cependant bon espoir. Si le malheureux Bollen avait voulu m'écouter, nous les exterminions tous. M. Fromont était de mon avis et il est à Lusambo, j'espère, pour le dire.

Espérant que ces brigands payeront terriblement le sang de nos malheureux compatriotes tombés dans ce lugubre drame des révoltés, je vous prie de croire, mon Commandant, à mon dévouement.

SHAW

P. S. Je ne relis pas ; excusez le décousu de mon style, mais je vous écris à fur et à mesure que cela m'arrive dans la tête.

S.

Le commandant MICHAUX, arrivé à Kabinda le 16 août, écrit au commandant GILLAIN qu'il va se diriger vers Gandu :

(Original. 2 feuilles r^o et v^o)

Cabinda, 17-8-95

Mon cher Gillain,

Nous sommes arrivés ici hier après-midi, malheureusement trop tard. Je ne vous parlerai pas du combat livré par le malheureux Bollen aux révoltés, M. Shaw vous en a écrit tous les détails et M. Fromont aura pu vous dire ce qui aurait été oublié par le premier.

C'est un véritable désastre, il paraît que rien ne peut donner une idée de la panique qui s'est produite, mais à cela les blancs ne pouvaient rien faire. Ce qui est malheureux c'est que Borsut ait abandonné le poste sans détruire les cartouches et ait fait de la sorte cadeau de trente caisses aux révoltés. C'est cela qui sera notre perte à tous.

Je suis sans nouvelles directes de Lusambo et de N'Gandu, seulement on me dit que Lusambo a reçu des blancs du Haut et des Bangalas. Est-ce vrai ? et que deviennent-ils ? Ne vont-ils pas nous rejoindre car je crois que tous ensemble nous ne serons pas de trop. Quant à M. Augustin on me dit qu'il s'est retiré de N'Gandu avec tout son monde et qu'il est établi dans l'angle formé par le Lomani et l'Aa ; dès demain matin je vais tâcher de le rejoindre par la route la plus directe ; M. Shaw et Lumpungu m'accompagneront ; nous serons donc les plus nombreux, mais si nous aurons la quantité, la qualité malheureusement nous fait défaut. Enfin à la grâce de Dieu, pourvu que cette fois-ci j'arrive à temps. Un courrier est déjà parti d'ici depuis avant hier prévenant M. Augustin de mon arrivée, un second partira aujourd'hui lui recommandant de m'attendre avant de rien entreprendre. Quant à la zone arabe que devient-elle ? On me dit que M. Lallemanf a rejoint M. Augustin avec *trente* fusils ! Toujours le système désastreux des petits paquets, alors que nous ne saurions être trop nombreux, car ici aucun de nous ne se fait des illusions sur la valeur de nos troupes. Le canon nous manque aussi car si nous l'avions avec nous il aurait peut être donné un peu de courage à nos lapins et ils en ont grand besoin.

Voilà tout pour le moment ; aussitôt que j'aurai des nouvelles certaines de M. Augustin je vous écrirai de nouveau.

Bien affectueusement à vous tous.

MICHAUX

Tout le monde est on ne peut plus fatigué mais somme toute se porte bien.

33

Minute de la lettre du commandant GILLAIN adressée à l'Inspecteur d'État, faisant fonction de Gouverneur Général, Paul LE MARINEL, dont GILLAIN avait été l'adjoint à Lusambo, et qui apporta de l'aide comme on le verra, après la bataille du GANDU (voir n° 44).

(Original, non signé. 2 feuilles r° et v°)

Lusambo, le 14 août 95

Monsieur l'Inspecteur d'État,
ffion de Gouverneur général,

Je me permets de vous adresser quelques mots, à titre personnel, afin de vous mettre au courant de la situation d'une façon bien nette. Il est de ces raisons que je ne puis mettre dans un rapport officiel, sans faire montre de prétention et les taire serait, me semble-t-il, une faute qui ne vous permettrait pas de juger sainement, en toute connaissance de cause, les circonstances difficiles que nous traversons. L'affaire de Luluabourg est parfaitement contée dans le rapport que m'a fourni le charpentier « Féliciano Nobre » (1) et dont je vous transmets la traduction littérale. [...]

La brutalité du cap^{ne} Pelzer pendant son expédition à Kalenda m'a été confirmée depuis la catastrophe par de nombreux témoignages, alors que la conduite des soldats Batétélas qu'il commandait a été des plus brillantes. Ce sont d'ailleurs ces mêmes soldats qui l'ont sauvé à la 1^{ère} expédition contre Kalenda, alors que le cap^{ne} Pelzer dut prendre la fuite devant une multitude d'ennemis ; ce sont encore ces soldats qui, voyant leur chef Cassart à la palabre contre Kalamba en août 94, tomber mortellement frappé, l'ont emporté et se sont

(1) Voir n° 22.

frayés un chemin à coups de fusil pendant 4 jours pour le rapporter vivant à Luluabourg. Que d'exactions il a fallu pour amener ces gens à devenir les criminels qui veulent tuer ces chefs qu'ils ont sauvés quelques mois auparavant !

Il est certain aujourd'hui que bon nombre de Batétélas d'ici connaissaient le complot : avaient-ils promis d'entrer dans la révolte ? Ont-ils reculé au dernier moment ? enquêtes sur enquêtes n'ont pas pu me le prouver. Toujours est-il que les rebelles de Luluabourg ont cru qu'ils seraient rejoints par tous les Batétélas des autres postes de l'ancien district de Lusambo : Jusque maintenant grâce à la lâcheté de Böhler et de Borsut, les Batétélas de Kaiéié et de Kabinda qui *proviennent de Lusambo*, ont suivi le mouvement des rebelles. Böhler a abandonné le nyampara des 12 soldats de Lusambo qui voulait rester et se défendre ; Borsut pour ne pas être inquiété sur sa route de fuite, a défendu aux Batétélas de le suivre, alors que ceux-ci le demandaient.

En rentrant ici la nuit le 10 juillet, j'ai trouvé 130 hommes à la chaîne ou à la corde, gardés par de jeunes recrues auxquels les nyamparas enchaînés donnaient l'instruction la veille encore et par un chef Bakuba et ses hommes que M. Michaux avait réquisitionnés. Ce jour là, la situation était grave, tout le monde, blancs comme noirs, étaient sur le quivive et, de leur aveu le lendemain, ils ont cru qu'ils étaient perdus. Il restait dans les rangs, armés pour la circonstance, plus de 40 Maléla (Kitengué) que je considérais comme les plus mauvais.

Le matin, dès qu'on apprit ma rentrée, tous les chefs indigènes accoururent et s'en furent ... tranquilisés. Le soir, tous les blancs étaient tranquilisés, j'étais le seul qui *pouvais* être inquiet.

Le lendemain 11, je fis partir M. Michaux avec tous les gens valides et je m'empressai de mettre tout ce monde en liberté : ils avaient attendu mon retour, disaient-ils, ils mettaient leur confiance en moi et demandaient à quitter Lusambo le plus vite où on voulait les tuer, alors qu'ils n'étaient pas responsables des actes posés par les soldats de Luluabourg, anciens gardes de corps de Gongo Lutété.

Évidemment dans toute cette bande, il y avait de mauvais éléments mais je ne pouvais tous les connaître et je rendis la mesure générale en m'assurant une surveillance constante des uns par les autres.

Le 26 juillet, sentant la situation de Kabinda désespérée, ne sachant où se trouvait Bollen et ses forces, mais étant certain que M. Michaux était toujours à Luluabourg, je voulus partir avec tous ces gens et les armai des quelques fusils rayés qui me restaient et de fusils à piston. L'entraîn était grand et j'avoue que je partis heureux : à la 1^{ère} étape je dus me rendre à l'évidence, l'élément mau-

vais, ceux qui furent autrefois en contact avec les gens de Gongo volèrent sur la route ; ils allaient en guerre disaient-ils ! Des propos, non des menaces contre moi, furent tenus ; les nyamparas vinrent m'avertir, les indigènes du village que j'occupais s'enfuyaient. Je fis demi-tour et désarmai tout le monde en commençant par les douteux.

Depuis lors, j'ai envoyé ces douteux par la *Délivrance* : pas une seule alerte sérieuse ne s'est produite.

Les nouvelles des catastrophes de Kaiéié d'abord, de Kabinda ensuite, qui ont fait boule de neige ici, l'abandon de leurs camarades par un blanc (Borsut), n'ont pas fait changer leurs sentiments : ils travaillent et attendent leur embarquement pour Léopoldville.

Plusieurs fois la nuit, on est venu me prévenir de prétendus complots, de menaces, etc ; je n'y ai jamais pris attention, mais je surveillais tous ces gens d'une façon occulte et ils se surveillaient entre eux. Je puis espérer que tant que je serai ici, ni un soldat, ni un indigène ne bougeront, mais si je quittais sans enlever tous les Batétélas, je ne réponds plus de rien. Affirmer cela serait bien téméraire, mais je le crois et le malheur c'est que c'est l'opinion de tous les blancs et de tous les noirs, indigènes et gens de la station.

Or, si Lusambo tombe, Gandu est également perdu : les espions de ce dernier poste sont aux aguets et prêts à porter les mauvaises nouvelles à ce poste.

Si je suis resté ici, alors que le lieu des combats était si rapproché c'est que, en conscience, et tous les blancs en témoignent, c'est que j'ai estimé qu'il fallait à tout prix conserver Lusambo, si je voulais maintenir le statu quo tant à Luluabourg qu'à Gandu.

Jamais nul ne saura les angoisses par lesquelles j'ai passé : les blancs surtout m'ont donné de l'inquiétude, ils voyaient des assassins partout et le moindre écart eût fait éclater le désastre. Évidemment, nous eussions été maîtres, les précautions étaient prises, mais quelle suite ! Bena Dibélé où y ai dû laisser un blanc et 50 soldats dont plus de 30 Batétélas sautaient. N'Gandu id. et la zone Arabe ? Songeons que tous mes soldats viennent de là !!! Je n'ose y penser sans frémir et j'estime que mon devoir m'imposait de rester ici et le plus simple bon sens l'admettra.

Que va-t-il advenir maintenant ? Gandu et ses forces résisteront-ils à ces féroces vengeurs de Gongo ?

Inutile de songer à l'intervention des forces Michaux, il a perdu son temps à Luluabourg et si un nouveau désastre arrive, une grande part de responsabilité lui incombe.

IV. COMBAT DE LA LUBILA (GANDU)

LE 17 AOÛT 1895

Le 4 août, le capitaine AUGUSTIN, chef de poste à Gandu, laissant la garde du poste à son adjoint, le sous-officier DE SAGERS, s'était dirigé sur Kabinda pour renforcer la défense de ce poste. En cours de route, ayant appris la défaite de Kayeye, il rentra à Gandu où il attendit les renforts réquisitionnés à Nyangwe. Ceux-ci arrivèrent, sous la conduite du lieutenant FRANCKEN et du sous-officier LANGEROCK. Le 15 août, apprenant l'arrivée des révoltés, le capitaine AUGUSTIN se porta à leur rencontre, vers la rivière Lubila, et les attaqua au village de Boboï. Malheureusement, il tomba, blessé, et fut tué par les rebelles, en même temps que le lieutenant FRANCKEN et le sous-officier LANGENROCK.

Le commandant MICHAUX qui avait quitté Kabinda pour aller retrouver le capitaine AUGUSTIN à Gandu, arriva le 21 août à Kolomoni où il apprit la nouvelle victoire des soldats Batétéla. Il écrivit la lettre suivante à GILLAIN :

34

(Original. 4 feuilles r^o et v^o)

Kolomoni, 21-8-95

Mon cher Gillain,

Je viens d'arriver à Kolomoni où je rencontre les fuyards du désastre de N'Gandu ; malheureusement ici il est bien plus complet que partout ailleurs : quatre blancs dont M. Augustin, M. Francken, Lallemand et un autre que je ne connais pas sont, me dit-on, tués. Ils avaient plus de 300 soldats, tous tués ou pris sauf 23 qui sont ici.

Desaegher est parvenu à se sauver mais lui aussi a négligé de mettre le feu à la station, donc de nouveau un immense butin en cartouches, poudre et capsules pour les révoltés.

Tout est perdu. C'est une nouvelle guerre arabe à recommencer et celle-ci autrement sérieuse que la première puisque maintenant ils sont armés et exercés. On m'assure ici que leur intention est de marcher sur Lusambo ; pourvu que cette fois nous arrivions à temps. Vous comprenez que maintenant qu'ils ont battu 300 bons soldats à N'Gandu il n'entre pas dans mon idée de leur faire la guerre avec mes quelques malheureux. Je vais donc me rabattre sur Lusambo par la route de Kitengé et M'Pania et cela d'autant plus vite que *Lupungu* lui-même me dit que Pania a tué des soldats qui s'étaient échappés après le désastre de Kabinda. Tout est contre nous. Il paraît que les Babouilles de la zone arabe ont tiré dans le lot de Baluba de N'Gandu. Je commence à avoir peur des miens et crois bien que je vais être obligé de les désarmer.

Je ne vous parle pas de nous tous, vous comprenez dans quelle anxiété nous vivons. Enfin espérons que nous pourrions nous revoir.

Bien à vous tous

MICHAUX

Le lieutenant LEGAT, qui commandait le poste de Pania-Mutombo, apprend par des soldats rescapés de Gandu, l'affreuse nouvelle de la défaite. Il l'annonce au commandant GILLAIN, dans la lettre ci-après :

35

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

N'Piana Mutombo, 23/8/95 4 h^{res} matin

Mon Commandant,

Hier soir à la nuit tombante sont arrivés ici exténués 9 soldats fugitifs du combat de la Lubila ; ce sont des soldats de Kassongo ; c'est un Dahomey, un ancien de Lusambo, qui les a réunis d'abord et qui par hasard a rencontré un des hommes de N'Piana que j'avais envoyé avec un avis vers M. Augustin. Voici le récit du terrible événement.

Lors du combat il y avait 5 blancs en ligne ; M. Augustin au centre et 4 blancs aux ailes. Dès le commencement de l'attaque l'on entendait les Batétélas crier « tirez sur le capitaine ». A la deuxième décharge les Batétélas ayant feint une retraite se lancèrent en masse en avant en faisant un feu rapide. M. Augustin tomba frappé d'une balle à la fesse droite ; en voyant cela les soldats Balubas s'enfuirent en jetant armes et munitions ; en une seconde je ne vis plus personne (c'est le dahomey qui parle) et je pris la fuite dans la direction où les autres soldats fuyaient ; je vis de nombreux groupes de Batétélas du pays qui s'étaient joints aux soldats révoltés, courir vers la ligne de retraite en criant : *laissez courir les soldats, ce sont des noirs comme nous mais il nous faut les blancs*. Je ne sais pas ce que les blancs sont devenus mais comme tous les indigènes du pays se sont joints aux soldats Batétélas, il est probable qu'ils ont été tués ou faits prisonnier.

Tous les soldats qui ne voulaient pas se rendre étaient tués. Quant aux autres les Batétélas les laissaient en vie en leur laissant leurs armes et munitions. Les Batétélas leur donnaient à manger ; il y a surtout beaucoup de soldats du Tanganika qui sont restés avec les Batétélas ; moi-même me trouvant dans l'impossibilité de passer au travers de leurs sentinelles, j'ai passé la nuit après le combat dans leur camp en me faisant passer pour un Nyamuézi et en parlant le swahili. Les Batétélas disaient aux autres : Nous ne voulons pas faire la guerre aux noirs, ce sont nos frères, mais nous voulons nous débarrasser des blancs et cela ne durera plus longtemps. — Là j'appris que le blanc qui était resté à N'Gandu avait réussi à s'enfuir de l'autre côté du Lomami, que les soldats du poste ne s'étaient pas battus, que la plus grande partie s'était jointe aux révoltés. Le nyampara du camp faisait ramasser les cartouches prises pendant le combat en disant « avec ce qu'il y a encore à N'Gandu nous aurons fini maintenant même s'il arrivait un vapeur à Lusambo, nous avons des cartouches assez pour en finir ». Vers la fin de la nuit je réussis à m'échapper du camp et après avoir erré trois jours dans les bois, pendant lesquels j'ai rencontré les autres soldats, nous avons rencontré l'homme avec votre lettre qui nous a montré le chemin jusqu'à Pania.

Voilà le récit du Dahomey.

Mon Commandant, je crois que nous avons encore une fois perdu quelques-uns de nos compatriotes, que des 290 fusils qui étaient avec M. Augustin nous n'en verrons plus beaucoup. Les révoltés ont maintenant des armes et des munitions en masse. M. Michaux ne peut absolument plus rien faire à N'Gandu, si ce n'est subir un échec.

Mon Commandant, je crois que les révoltés voudront couronner

leur œuvre par la prise de Lusambo ; la seule chose qui nous reste à faire c'est de nous concentrer tous là et de fortifier et de maintenir notre position sur la rivière ; pour cela il faudrait que tous les blancs et soldats de Kabinda y soient réunis.

Un des soldats de Kassongo (un Baluba) part avec le canot pour Lusambo pour que vous puissiez l'interroger.

Excusez mon grimoire et ma nervosité, mais voilà deux jours que je suis sans sommeil et sans tranquillité ; vous comprenez je suis anxieux sur la situation

Votre tout dévoué

LEGAT

Excusez le style s. v. p.

36

Minute d'une lettre, sans date et sans nom du destinataire, mais qui paraît être destinée au Gouverneur général, à qui le commandant GILLAIN annonce l'issue fatale du combat de Boboï :

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

J'ai l'honneur de vous mander le récit des circonstances qui ont amené la mort du capitaine Augustin, tué à Boboï, au combat livré contre les révoltés de Luluabourg.

Le 4 août, le capitaine Augustin, quittait Gandu pour se porter au secours de Kabinda : Le 7, à Kolomogni, il apprend la nouvelle de la défaite du 5 août à Kaiéié, des forces commandées par le l^t Bollen ; il rentre en 2 jours à Gandu, faisant environ 12 heures de marche pour arriver à son poste.

Le 15, il apprend l'arrivée des révoltés et se porte au devant d'eux pour leur livrer combat le 17 à Boboï.

Il avait reçu 250 soldats de renfort de la zone Arabe, commandés par le capitaine Francken.

La première partie du combat fut un succès pour le cap^{ne} Augustin, les révoltés étaient en fuite, leur arrière garde se dispersa abandonnant charges et prisonniers.

Malheureusement, le cap^{ne} Augustin fut frappé de deux balles, l'une brisant la cuisse, l'autre traversant le côté droit ; il voulut se faire transporter en arrière par son nyampara, mais tout son peloton lâcha pied et voulut le suivre.

Il se fit déposer sur l'herbe et voulut arrêter le premier mouvement de fuite : il était trop tard. Les rebelles s'élançèrent sur le peloton déjà débordé et achevèrent le cap^{ne} Augustin.

C'est également dans ce combat que trouvèrent la mort le cap^{ne} Francken et le sergent Langenrock.

Cet officier était un agent modèle : énergique et infatigable il a organisé, en la parcourant en tous sens une contrée des plus vaste en quelques mois. Il sut tenir en respect toutes les populations pendant toute la période de désordre. Il est mort en brave sur le champ de bataille. Son corps, que j'ai recueilli dès mon arrivée à Gandu, a été inhumé au poste qu'il avait fondé.

G.

Le commandant GILLAIN, se disposant à prendre part personnellement à la lutte contre les révoltés, adresse une lettre aux officiers commandant les forces dans la zone arabe, pour obtenir des renseignements :

37

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

Lusambo, le 3.7bre 1895.

A Monsieur le Comd^t de la Zone arabe, ou M. le Comd^t de la Zone de Nyangwé, ou du camp de Kassongo.

En rentrant ici hier soir, M. Michaux m'a dit qu'il avait envoyé une lettre personnelle à M. le cap^{ne} Doorme, pour le mettre au courant de la débâcle de Gandu. Voici notre situation : les 3 steamers arrivés nous ont amené 250 hommes, 180 fusils, 50 caisses de cartouches et deux blancs dont un seul officier de la F. P. (à la date du 30 7bre). M. Michaux est rentré ici avec une troupe misérable, fatiguée et surtout indisciplinée : ni lui ni les 4 blancs qui l'accompagnaient n'osaient répondre de leurs gens.

Voici les nouvelles que je reçois, n'ayant pas eu jusqu'ici de forces pour me mettre en route, je n'ai que des renseignements incertains :

il est probable que vous êtes mieux renseignés que moi, étant plus rapprochés.

Les révoltés seraient toujours à Gandu, ravageant le pays limitrophe pour vivre : les chefs de Gongo ne les avaient pas encore rejoints à la date du 25/8.

Je partirai demain avec 270 soldats environ, 1 canon et 2 blancs pour aller occuper la contrée du Lubéfu, mais irai forcément à marches lentes pour laisser le temps à M. Michaux de me rejoindre avec sa colonne qui comprenait : 149 soldats, (Haoussas, Dahomeys, Baboufés, Balubas, fuyards de Gandu), et environ 70 auxiliaires armés d'Albinis, plus des auxiliaires sérieux avec f[usils] à p[istons] et quelques fusils rayés.

Je prie tout agent de la Zone arabe qui prendra connaissance de cette lettre de me donner rapidement par la voie Dibué, Goie Muïana, Kolomoni, etc, tous les renseignements qu'il possède.

Les renforts que, sur ma demande (...) peuvent parvenir par cette route. J'ai renvoyé M. Lallemand à Lussuna par la voie de Kabinda-Goie Muïana.

Je n'ai aucune nouvelle certaine et M. Michaux n'a pu m'en donner ni sur le sort des blancs, ni celui des soldats de Lussuna, Kassongo et Nyangwé, qui ont pris part au combat de Gandu.

Le Com^{re} de district,

GILLAIN

V. COMBAT DE GANDU DU 9 OCTOBRE 1895

Le 5 septembre 1895, le commandant GILLAIN avait quitté Lusambo, accompagné du lieutenant SVENSSON et du sous-lieutenant DE BESCHE, pour gagner Gandu où il arriva le 17. Le commandant MICHAUX l'y suivit, ayant sous ses ordres le sous-lieutenant KONINGS et les sous-officiers LAPIERE, DUFOUR et PALATE. Le 8 octobre, GILLAIN fit passer toutes ses troupes sur la rive droite du Lomami, pour attaquer le lendemain les révoltés qui s'étaient établis sur cette rive. Mais, le 9, atteint de dysenterie et alité, GILLAIN dut rester au camp, et passa le commandement à MICHAUX.

Voici les rapports de chacun des officiers et sous-officiers qui prirent part à l'attaque, adressés au commandant GILLAIN et lui décrivant les différentes phases du combat.

Rapport du commandant MICHAUX :

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

N'Gandu, le 12 octobre 1895

Monsieur le Commissaire de District,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance qu'ayant passé le Lomami le 8 courant, j'ai campé à environ 25' de la rive.

La nuit fut très calme.

Le lendemain matin, sur la foi de renseignements fournis par les chefs indigènes alliés qui me disaient qu'il y avait deux routes à peu

près les mêmes conduisant toutes deux au village des révoltés, je divisais mon détachement en deux troupes, la première sous les ordres de M. le lieut. Svensson devait prendre la route soi-disant la plus courte et attendre mon signal (un coup de canon) pour attaquer. La seconde sous mes ordres devait commencer l'attaque. Arrivé au village je fis tirer le canon et certain d'être soutenu par ma seconde troupe je fis commencer l'attaque.

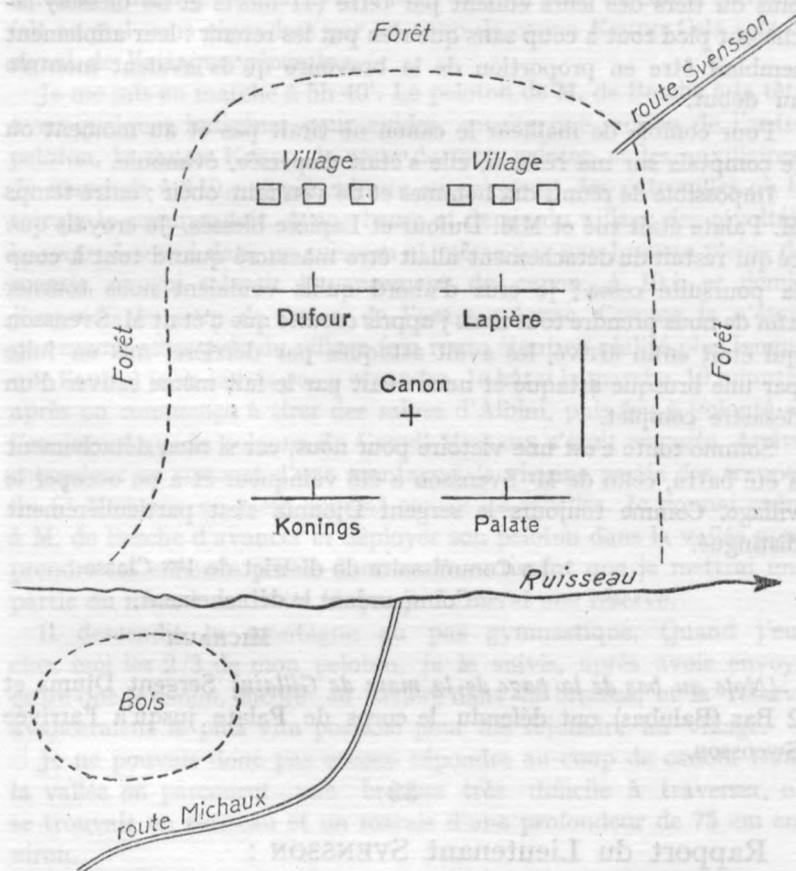


FIG. 3. — Croquis par le Commandant MICHAUX du combat de Gandu.
(Lettre du 12.10.1895).

L'ennemi se trouvait dans une clairière en contre bas. Les deux pelotons de M. Lapière et M. Dufour furent déployés en tirailleurs, face au village ; une attaque se dessinant sur mon flanc droit je lui

fis face avec deux autres pelotons. Le canon placé au centre avec M. Droeven et tous les hommes de Moses Wilson devait tirer là où des groupes se formeraient. Enfin MM. Konings et Palate, avec deux autres pelotons étaient en réserve et devaient le cas échéant renforcer notre ligne de tirailleurs ou couvrir notre retraite.

Le combat marcha de prime abord très bien, mais M. Svensson ayant subi des retards imprévus dans sa marche et ne pouvant par conséquent arriver, nos soldats, après 20 à 25' de combat, voyant que plus du tiers des leurs étaient par terre (41 morts et 38 blessés) lâchèrent pied tout à coup sans que rien put les retenir : leur affolement semblait être en proportion de la bravoure qu'ils avaient montrée au début.

Pour comble de malheur le canon ne tirait pas et au moment où je comptais sur ma réserve, elle s'était dispersée, évanouie.

Impossible de réunir dix hommes et de s'en faire obéir ; entre temps M. Palate était tué et MM. Dufour et Lapière blessés. Je croyais que ce qui restait du détachement allait être massacré quand tout à coup la poursuite cessa ; je crus d'abord qu'ils voulaient nous tourner afin de nous prendre tous mais j'appris ensuite que c'était M. Svensson qui était enfin arrivé, les avait attaqués par derrière, mis en fuite par une brusque attaque et nous avait par le fait même sauvés d'un désastre complet.

Somme toute c'est une victoire pour nous, car si mon détachement a été battu, celui de M^r Svensson a été vainqueur et a pu occuper le village. Comme toujours le sergent Djouma s'est particulièrement distingué.

Le Commissaire de district de 1^{ère} Classe
Commandant le détachement,

MICHAUX

[*Note au bas de la page de la main de Gillain*] Sergent Djuma et 2 Bas (Balubas) ont défendu le corps de Palate jusqu'à l'arrivée Swensson.

39

Rapport du Lieutenant SVENSSON :

(Original. 2 feuilles. 1 r^o et v^o, 1 r^o)

N'Gandu, le 12 octobre 1895.

Monsieur le Commissaire de District du Lualaba,

J'ai l'honneur de vous rapporter la part que la colonne II a prise au combat contre les révoltés.

Le 9 oct. à 5h 30' du matin, M. le Commandant Michaux m'appelle et me donne l'ordre suivant : « Nous avancerons en deux colonnes pour attaquer le village des révoltés. Moi-même je conduirai la colonne qui prendra la route qui est à gauche. Vous avec le peloton d'Irebu, celui de Léopolville et Kinshassa (le peloton de M. le S^s-Lieutenant de Besche) et le canon Krupp suivrez la route à droite. Vous serez accompagné par le chef indigène Bukoko qui vous donnera des renseignements concernant la route. Ce chemin doit être moins long que le mien. Quand je serai arrivé, je ferai tirer un coup de canon Nordenfelt auquel vous répondrez par un coup de canon Krupp. Cela sera le signal de l'attaque générale ».

Je me mis en marche à 5h 40'. Le peloton de M. de Besche à la tête avec quelques indigènes pour guides, ensuite une section de l'autre peloton, le canon Krupp, le reste de mon peloton et les auxiliaires. Je marchais à 110 pas par minute en envoyant des patrouilles où le terrain le commandait. A une heure et demie du village des révoltés, la route descend dans un ruisseau et même par une brousse pleine de marais, ce qui ralentit l'avancement du canon. A 10 h et demie j'entendis le coup de canon de l'autre colonne. Comme je n'étais pas encore assez près du village (ma route étant en réalité plus longue que l'autre) je ne savais pas y répondre. Je hâtai la marche. 10 minutes après on commença à tirer des salves d'Albini, puis feu à volonté et j'en jugeai que la colonne du Comdt Michaux s'était engagée. Arrivé cependant au sommet d'une montagne, je vis une partie des troupes du C^t Michaux en plein combat contre les rebelles. Je donnai ordre à M. de Besche d'avancer et déployer son peloton dans la vallée pour prendre les ennemis par le flanc en l'avertissant que je mettrai une partie du mien à sa droite et que je formerai une réserve.

Il descendit la montagne au pas gymnastique. Quand j'eus chez moi les 2/3 de mon peloton, je le suivis, après avoir envoyé ordre que le canon, encore en arrière dans la brousse, et la réserve avanceraient le plus vite possible pour me rejoindre au village.

Je ne pouvais donc pas encore répondre au coup de canon. Dans la vallée on parcourut une brousse très difficile à traverser, où se trouvait un ruisseau et un marais d'une profondeur de 75 cm environ.

Arrivé à l'autre côté de la brousse, marche forcée de 30'. M. de Besche voyait les troupes du C^t Michaux battre en retraite, après un combat d'environ 20 à 25 minutes, et l'ennemi prêt à les poursuivre ; il l'attaque énergiquement.

Les rebelles ainsi pris par le flanc devaient renoncer à leur poursuite et étaient, après avoir en vain essayé de faire face à M. de Besche,

jetés en arrière et forcés, à l'arrivée de mes tirailleurs, à prendre la fuite vers le nord-est et le nord, frénétiquement poursuivis par nos hommes.

Moi-même, avec quelques soldats, occupai le village où la réserve arriva 10' après avec le canon Krupp.

Ayant reçu la nouvelle de la fuite de l'autre colonne, je rappelai M. de Besche qui avait repris le canon Nordenfelt, et mes hommes, je pris position à une colline près de la route de retraite décidant d'y rester jusqu'au lendemain.

C'était à 1h et demie après-midi.

J'envoyai un billet au C^t Michaux lui racontant ma position et que le canon Nordenfelt, avec le reste de son service, se trouvait chez moi. Ce billet ne trouvait M. le C^t Michaux qu'après son arrivée à N'Gandu.

A 3h^{es} 30' les révoltés commencèrent une attaque. Je me lançai immédiatement avec une 70^{aine} de tirailleurs à leur rencontre. M. de Besche restait un peu devant les canons avec le reste de la colonne. Après un assez dur combat de 3/4 d'heure pendant lequel le sergent *Samuel James* a montré une très belle conduite, les rebelles furent chassés encore une fois dans la forêt au nord du village. Quand je retirais mes tirailleurs on tira 3 coups de canon Nordenfelt vers le bois.

Rentré dans ma position, j'apprends qu'il ne reste que très peu de cartouches chez les soldats. Comme j'avais à attendre assurément une nouvelle attaque pendant la nuit, si j'étais resté, je changeai de décision et je donnai ordre à la colonne de se mettre en marche vers le Lomami à 5h après midi.

Premièrement marchaient les canons, puis les hommes qui n'avaient presque pas de cartouches, conduits par M. de Besche et dernièrement une arrière garde dont les hommes avaient 30 à 40 cartouches chacun.

Cette marche se faisait lentement et sans désordre. Arrivé à la rive est du Lomami à 10h 15' du soir, j'y pris position pour la nuit. Rapport à M. le Commandant Gillain que je m'étais retiré, faute de cartouches.

A minuit je reçus son ordre de faire passer les canons et toute la colonne, ce qui était achevé à 1h et demie du matin le dix.

Le Lieutenant

SVENSSON

40

Rapport du sous-lieutenant De BESCHE

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

N'Gandu, le 12 octobre 1895.

Rapport sur la part que mon peloton a prise dans le combat contre les rebelles le 9 octobre 1895.

Force : 51 albinis

Cartouches : 81 par arme.

A 10h 30m arrivé au sommet de la montagne est du village principal des rebelles, j'ai reçu l'ordre de M. le Lieut. Svensson de déployer mes hommes en tirailleurs. Une marche rapide de 30 m travers un brush très épais et plusieurs marais m'a conduit au village dessus mentionné. Le détachement de M. le Comd^t Michaux était à ce moment fortement poursuivi par les rebelles : les attaquant par le flanc j'ai pu les englober dans ma ligne de tirailleurs et jeter en arrière : avec les tirailleurs de M. le Lieut. Svensson déployés à ma droite nous avons réussi à les faire s'enfuir du village à travers la plaine. Nous les avons poursuivis jusqu'à la lisière de la forêt ; mon peloton a repris le canon Nordenfelt et les projectiles pris le même jour par les rebelles.

A 3h 30m le Lieut. Svensson allait à la rencontre des rebelles qui nous faisaient une forte attaque. Une 20^{me} de mes hommes avec le sergent Samuel James faisaient partie des hommes qui ont été lancés en avant par le lieut. Svensson : moi avec le restant de notre colonne restais en réserve un peu devant le canon.

M. le Lieut. Svensson ayant battu les rebelles et les mis en fuite, je fis tirer 3 coups de canon pour faciliter au Lieut. de retirer ses tirailleurs.

Après les 2 combats il me restait 23 cartouches par arme (y compris les cartouches prises chez les tués).

Je dois mentionner le courage et l'énergie qu'a montré le Sergt Haoussa : Samuel James. M. le Com^{re} de district du Lualaba a approuvé la belle conduite des soldats de Léopoldville et ceux de Kinshassa, en nommant 1ers soldats, les soldats Bagouma de Kinshassa et Kas-sendé de Léopoldville, à la date du 10 octobre 1895.

Le Sous-lieutenant

DE BESCHE.

Rapport du sous-lieutenant KONINGS :

(Original. 2 feuilles r^o et v^o)

Rapport sur le combat de N'Gandu du 9 octobre 1895
contre les révoltés.

Peloton des gens de Lupungu.

Le 9 octobre, parti à six heures du matin ; mon peloton était chargé de l'arrière garde ; à 10 h je reçois un billet me prévenant que j'allais être attaqué derrière. 10 h $\frac{1}{2}$ nous arrivons à 2.000 mètres du village, le com^{re} de district Michaux fait tirer deux coups de canon et me donne l'ordre de faire face en arrière ; mon peloton en ligne et à files ouvertes.

M. le commis Palate se trouvait à ma droite, son peloton dans le même ordre que le mien ; j'envoie un caporal et cinq soldats surveiller la route à gauche.

Quelques minutes après le comre de district me donne l'ordre de suivre avec M. Palate à une assez bonne distance et il se met en marche ; à ce moment il y avait entre moi et le peloton de tête environ 1.400 mètres. J'avais pour mission de servir de réserve et de défendre le derrière de la colonne. Arrivé sur la plaine devant le village, je me trouvais avec M. Palate à 300 mètres du com^{re} de district.

Le feu était déjà engagé avec la ligne des tirailleurs. C'est alors que mon peloton ainsi que celui de M. Palate ont été attaqués sur le flanc droit ; nos pelotons ont fait face à cette attaque et ont refoulé les révoltés dans le manioc ; pendant ce temps une dizaine de révoltés nous attaquaient derrière ; M. Palate, moi et 4 ou 5 soldats avons réussi à les déloger de leur position.

C'est alors que j'ai vu le com^{re} de district battre en retraite avec les haoussas ; M. Lapière blessé suivait avec les babouilles ; quelques instants après M. Dufour blessé et soutenu par M. Droeven suivis par les Dahoméens et les gens de Wilson.

En essayant d'arrêter les fuyards, M. Palate et moi nous sommes entraînés par ceux-ci et obligés d'abandonner nos hommes dans la position qu'ils occupaient. Passé la rivière M. Droeven et moi nous essayons d'enrayer la fuite ; mais le comre de district ayant commencé la retraite, il nous fut impossible d'arrêter le mouvement.

Sur la côte on tente un ralliement, le com^{re} de district s'arrête quelques secondes, mais reprend la marche vers le plateau ; on nous apprend la mort de M. Palate. Je prévient le com^{re} de district que les soldats de MM. le 1^t Svensson et S^s-1^t. de Besche étaient là et que les révoltés battaient en retraite ; je fais même sonner le rassemblement ; mais le com^{re} de district veut aller en retraite pour se reformer à N'Gandu.

Après la sonnerie il y avait de 100 à 125 soldats rassemblés le serg^t major Wilson, les sergents Jacob Thomas et Djouma avec la plus grande partie des soldats vont rejoindre les troupes de M. le 1^t Svensson. Le com^{re} de district se dirige vers N'Gandu avec 25 ou 30 soldats.

En route je lui demande de nouveau et par écrit pour retourner au combat, il me répond que non ; j'avais alors avec moi 25 soldats. Je continue vers N'Gandu où j'arrive à 5h du soir. Les soldats Balubas et Lupungus sont restés pendant la retraite dans la position qu'ils occupaient et ont rejoint après les soldats de M. le 1^t. Svensson et de M. le S^s-1^t. de Besche.

Les soldats Lupungus ont tiré 2.066 cartouches ; les Balubas 2.306 cartouches. Les Lupungus 54 cart. par arme, les Balubas 48 cart. par arme.

N'Gandu le 11 octobre 1895

Le Sous-Lieutenant

KONINGS

Rapport du sergent LAPIÈRE :

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

Rapport sur le combat du 9 octobre 95.

Monsieur le Commissaire de district,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que mon peloton se trouvant déployé sur la hauteur, je reçois l'ordre de descendre dans la vallée pour me porter sur le village ennemi. A un moment donné nous pataugeons dans un marais assez profond et nous continuons notre marche offensive sans un coup de feu.

A une centaine de mètres du village nous essayons des coups de feu de toutes parts, les chimbecs sont occupés par des tirailleurs et l'ennemi, embusqué à droite et à gauche de la colline ouvre sur nous



un feu roulant auquel nous ripostons de notre mieux. Nous approchons de plus en plus près du village, seulement nous enfonçons dans le marais jusqu'à la ceinture. Le soldat Somaili tombe frappé d'une balle à la tête à quelques mètres du premier chimbec du village.

A ce moment les Batétélas descendent la colline pour venir nous cerner, nous avons à peine le temps de nous replier pour tâcher de rejoindre les Haoussas qui se trouvaient derrière nous ; une balle vient me frapper au bras gauche au moment de la jonction. Ce mouvement rétrograde me coûte 9 hommes et 7 blessés. Déjà les Haoussas battaient en retraite. Je repasse derrière eux le petit ruisseau croyant que nous allions tenter un retour offensif. Me sentant trop faible pour marcher je regagne la côte suivi de mon caporal et de quelques soldats. Ayant fait remarquer au comdt Michaux que j'étais blessé il me dit de regagner n'Gandu.

Mes soldats se sont bien battus, le village était défendu par des gens de leur nationalité ; le caporal Mussonga ne m'a pas quitté d'une semelle pendant le combat ; nous avons brûlé environ 50 cartouches par homme.

Le Sergent de la F. P.

LAPIÈRE

N'Gandu, le 12 8bre 95.

43

Rapport du 1^{er} sergent DUFOUR :

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

Rapport sur le combat de N'Gandu du 9 courant contre les Batétélas révoltés. — Peloton des soldats dahoméens.

Arrivés vers 10 $\frac{1}{2}$ h sur une hauteur en vue du village des révoltés le commandant me donna l'ordre de déployer mon peloton en tirailleurs et de prendre la gauche. M. Lapière occupait la droite. Nous devons laisser au centre un espace vide, où devait venir s'intercaler afin de nous renforcer au moment propice, le commandant Michaux avec son peloton de haoussas. Nous étions alors à environ 2.000 m du village à attaquer.

La plaine s'étendant devant le village est marécageuse et notre marche en avant y fut rendue plus difficile encore par une grande

quantité de trous à manioc devenus boueux. Le village semblait abandonné.

Au moment où je prévenais M. Lapière que nous devions faire une salve afin de nous assurer de la réalité de ce fait, la fusillade éclate en avant de nous. Mes hommes y répondent ; je fais faire un bond en avant, le feu des batétélas devient très meurtrier ; ils sont retranchés derrière un repli de terrain formant naturellement tranchée-abri ; en un rien de temps plusieurs de mes hommes sont tués ou blessés. Le feu durait ainsi depuis un laps de temps dont je ne saurais déterminer la durée, quand le caporal Katchi me dit : « Les Haoussas battent en retraite et les babouilles aussi ». Me retournant je constatai le fait. A ce moment les batétélas quittaient leur retranchement et se lançaient à la poursuite des babouilles. Me voyant débordé et pris en flanc, de plus n'ayant plus de renforts à espérer, j'ordonnai la retraite.

Le caporal Katchi ne put me suivre, il venait d'être frappé mortellement à la poitrine (quelques instants avant, une balle lui avait transpercé la main) moi-même j'étais atteint par un coup de fusil à piston au poignet droit et dans le haut de la cuisse. Après une retraite épouvantable, buttant et tombant à chaque pas dans la boue et la vase, j'arrivai près de M. Droeven qui était resté à son canon. Mais les batétélas étaient sur nous, et la majeure partie des gens de Wilson avaient pris la fuite ; il fallait donc continuer la retraite afin de rejoindre le commandant. A ce moment j'étais exténué et à bout de force et c'est grâce au dévouement de M. Droeven que je suis parvenu à rejoindre le commandant.

Le 1^{er} soldat Domingo, Dahoméen, Samanumakolé, soldat S. Léone et Dada, se sont très bien montrés pendant ce combat et sont dignes de récompense. Les 2 premiers feraient d'excellents caporaux.

1.776 cartouches ont été brûlées pendant ce combat, 59 cartouches par arme.

N'Gandu, le 11 octobre 1895.

Le 1^{er} Sergent

DUFOUR

VI. MISE EN DÉROUTE DES RÉVOLTÉS
AU COMBAT DU LOMAMI
DU 18 OCTOBRE 1895.

L'inspecteur d'État Paul LE MARINEL, revenant d'une inspection dans l'Uele, arrivait à Léopoldville le 9 septembre 1895. Le 11, venant de Lusambo, le sous-officier FROMONT lui annonça la mort du lieutenant BOLLEN et le pillage du poste de Kabinda par les révoltés. En même temps, il lui apprenait que le commandant GILLAIN était malade au point qu'on craignait sa mort. « En présence de cette situation, écrit LE MARINEL dans son journal, et malgré mon état de santé précaire, je décide de me rendre à Lusambo ; l'effet moral peut en tout cas être salutaire ». Il partit le 18 septembre par la *Ville de Bruges* et arriva à Lusambo le 9 octobre. Le jour même il écrivit la lettre suivante à GILLAIN.

(Original. 1 feuille r^o et v^o)

9 octobre 95

Mon cher Gillain,

Je viens d'arriver à Lusambo à bord de la « Ville de Bruges ».

Voici comment il se fait que je suis ici : J'étais à Léopoldville depuis deux jours lorsque les dernières nouvelles du Kasai sont arrivées.

Comme personne n'aurait osé prendre sur soi d'envoyer de nouveau des renforts et des ravitaillements, à cause du manque de lettres officielles d'ici ou du Gouvernement, j'ai renoncé à mon projet de rentrer

en Europe, et j'ai réquisitionné tout ce que je pouvais trouver d'utile pour venir en aide au district du Lualaba.

J'ai 200 hommes environ, mais non exercés et malheureusement aussi de qualité assez inférieure : ce sont presque tous des Mongo ou autres libérés du même genre.

Il nous sera impossible de les mettre en route immédiatement, car beaucoup sont encore trop faibles ; il faudra quelques jours pour les remettre, mais j'espère cependant envoyer un premier détachement le plus vite possible.

Des armes et des cartouches, nous en avons en bonne quantité ainsi que des perles et des étoffes ; il y a aussi 30 caisses « voyageur ».

Je ne t'en dirai pas plus pour le moment, car je ne veux pas retarder ce premier courrier ; un autre suivra de près.

Nous ne pouvons décharger le steamer que demain ; il est déjà trop tard et le temps est menaçant.

Reçois donc mes amitiés les plus sincères.

P. LE MARINEL

N. B. Compliments à Michaux et autres.

P. L.

45

Le 18 octobre, LOTHAIRE, avec les troupes amenées de Kasongo, et celles venues de Lusambo, commandées par MICHAUX, attaqua les révoltés sur la rive gauche du Lomami, au nord de Gandu et les mit en déroute complète. Voici la lettre de LOTHAIRE annonçant sa victoire à GILLAIN :

(Original. 2 feuilles r^o)

Mon cher Gillain,

Victoire complète hier dans le bois. Repris coffres, bagages, ... et nombreuses femmes. Tout est dispersé du moins en tant que groupes importants.

L'affaire a été très chaude et au moment même j'ai presque douté de la réussite complète. Les coquins ont fait belle défense dans des clairières entourées de fourrés épais de lianes ; j'ai même dû changer 3 fois la tête de colonne sur qui portait tout l'effort.

Nous avons eu 10 ou 12 tués et autant de blessés. La dernière heure de marche s'est faite sans coup de fusil ; ils n'ont même pas pensé de défendre leur village palissadé solidement et leurs bilokos. Notre arrière-garde a ramassé femmes et hommes en grand nombre.

Je considère que cette affaire est terminée en tant que dangereuse ; c'est une question de temps, 2 ou 3 semaines, pour repêcher les gens et les fusils.

La veine nous est revenue : pas un blanc blessé.

Merci mille fois pour cigarettes et sucre ; c'est le plus grand plaisir que tu pouvais me faire. J'espère que ta santé s'est améliorée. Écris-moi si tu ne pars pas demain, j'irai te dire bonjour. Je suis trop éreinté aujourd'hui.

Bien à toi et merci.

LOTHAIRE

Il sera toutefois nécessaire que Michaux dispose d'une force importante pour soutenir les auxiliaires et imposer aux populations.

* * *

La victoire remportée par LOTHAIRE ne mit pas fin pour autant à la combativité des révoltés. Après leur défaite du 18 octobre, ceux-ci s'étant réunis de nouveau près de la résidence du chef DIBWE, de l'Imbadi, LOTHAIRE se vit forcé de les poursuivre et le 6 novembre il les attaqua. Après 4 heures de combat, les révoltés battirent en retraite, poursuivis pendant 2 jours par les troupes de LOTHAIRE, sans qu'elles parviennent à les rejoindre.

On trouve le récit de ce combat du 6 novembre 1895, dans le « Rapport sur le dossier : NOTICE HISTORIQUE LOTHAIRE » que M. L. GUEBELS a publié dans le *Bulletin de l'I. R. C. B.*, tome XXIV, fasc. 4, 1953, pp. 1275-1303.

VII. RETOUR DU COMMANDANT GILLAIN À
LUSAMBO.
REMISE DES POUVOIRS AU COMMANDANT
MICHAUX.

Le commandant GILLAIN fait rapport au gouverneur général, lui rendant compte des événements survenus depuis le 1^{er} septembre :

46

(Copie non signée, 2 feuilles r^o et v^o)

Lusambo, le 5 novembre 1895

Monsieur le Gouverneur général,

J'ai l'honneur de vous transmettre un récit succinct des événements survenus depuis le 1^{er} septembre : le temps me manque pour faire un courrier complet, le S^t Holland, arrêté à Kapinga (1 jour en aval de Lusambo) quitte ce poste dans la journée de demain.

Parti le 5 7^{bre} avec toutes les forces dont je pouvais disposer, j'étais le 17 à Gandu. Notre marche se fit sans difficultés : les populations toutes Batétélas, restées fidèles, m'apportèrent des vivres en abondance, qui me permirent de nourrir ma nombreuse caravane. Dès notre arrivée au Lubéfu, tous les chefs indigènes, de la zone de Gandu (voisins immédiats de 1 à 3 jours de marche) vinrent se mettre à ma disposition. Les dernières tentatives des rebelles, faites pour les rallier dès l'annonce de notre marche, avaient échoué. C'est probablement à la suite de cet échec que les révoltés, qui avaient repassé sur la rive gauche du Lomami pour nous attaquer, se retirèrent sur la rive droite dès la veille de notre arrivée à Gandu.

Du 18 au 30, par une série d'escarmouches, de feux de tirailleurs (les meilleurs tireurs) et enfin par quelques obus, nous fîmes changer les révoltés trois fois d'emplacement. Effrayés de l'effet du canon, ils se retirèrent enfin à 3 heures du Lomami et adossèrent leur campe-

ment à la forêt qui borde le Lomami et s'étend jusque l'Imbaddi vers le Sud. A cette date, j'avais trois canots à ma disposition.

J'employai tout ce temps à rallier tous les chefs indigènes soumis précédemment au poste de Gandu. Notre caravane fut nourrie au moyen des tributs de vivres que nous apportèrent les indigènes de 8 à 10 jours à la ronde.

Dès mon arrivée à Mukundju (Lubéfu), j'avais envoyé une députation aux chefs auxiliaires de Gandu. Je savais qu'ils étaient réunis en trois grands campements sur les deux rives du Lutembo (5 à 6 jours de marche au Nord de Gandu) et qu'ils avaient décidé d'attendre les événements.

Cinq jours après mon arrivée à Gandu, trois grands chefs de ces forces auxiliaires venaient me rejoindre et demandaient à venir faire la guerre avec nous aux rebelles. Je décidai que les trois plus grands chefs viendraient se joindre à nous et que toutes les autres forces resteraient campées à 3 jours au nord de Gandu. J'étais rassuré de ce côté ; c'était une circonstance heureuse.

Entretiens, j'apprenais que depuis la débâcle de Gandu, toutes les populations de la rive droite du Lomami (Zone Arabe), l'Imbaddi, le Maléla, les Tussangos, etc., s'étaient révoltés, avaient menacé les soldats du poste et les soldats qui avaient réussi à repasser le Lomami après la journée du 17 août. Tous les courriers envoyés par toutes les routes de cette contrée revenaient sans avoir pu passer.

J'apprenais en outre que les forces de la zone arabe sous les ordres du commandant Lothaire avaient livré un premier combat aux révoltés quelques jours avant mon arrivée et avaient été victorieux, mais que dans un second combat, les trois blancs ayant été blessés et les auxiliaires ayant lâché pied, ces forces s'étaient retirées dans le Maléla, à Lussuna, pour y attendre des renforts ; d'autres nouvelles me faisaient croire que toutes ces forces s'étaient retirées à Nyangwé. Je fus très inquiet dès lors sur le sort de la zone arabe.

Enfin le 28, on venait m'annoncer que les forces de la zone arabe avaient passé le Lomami près de l'embouchure du Lutembo, avaient mis en déroute un des campements des forces de feu Gongo, massacrant tout, et que le lendemain, toutes les forces réunies de Gongo avaient attaqué cette troupe de la zone Arabe et les avaient refoulé en désordre jusqu'au Lomami : au cours de cette lutte, Sélimani, le chef des auxiliaires, ancien soldat zanzibarite, en poste dans le Chari, avait été fait prisonnier.

Toutes ces nouvelles compliquaient la situation. Heureusement le nyampara que j'avais envoyé aux chefs de Gandu avec les ordres indiqués plus haut, arriva à leur campement le surlendemain. Les

chefs n'hésitèrent pas à le suivre et, le 6 octobre, je les savais en route pour me rejoindre : le 8 ils étaient à Gandu.

Cette erreur fut commise à la suite d'un ordre mal compris par ce Sélimani, donné par le commandant Lothaire qui, craignant la réunion de toutes ces forces avec les révoltés, avait envoyé des troupes pour garder le passage du Lomami. Un chef de poste de la zone de Gandu appela Sélimani, disant que tous les chefs de feu Gongo voulaient aller se joindre aux rebelles : Sélimani, sans vérifier ces dires, se laissa conduire à l'attaque. Je puis affirmer qu'ils n'ont jamais eu l'intention de trahir ; au contraire, ils ont exécuté trois petits chefs qui avaient manifesté l'intention de passer le Lomami pour retourner dans leur contrée (Bakussus du Luiki).

A la suite de ces nouvelles et ayant du champ devant moi sur la rive droite du Lomami, je fis passer toutes les forces sur cette rive dans la matinée du 8. Le 9, l'attaque eut lieu des deux colonnes ; très malade et alité, je dus rester au camp.

La 1^{ère} colonne, commandée par M. Michaux, n'attendit pas le signal convenu pour l'attaque convergente et s'engagea à fond ; après 25' de combat, entourée de tous côtés, elle dut battre en retraite. En ce moment, arrivait la seconde colonne commandée par le L^t Svensson qui, en un instant, refoula l'ennemi dans la forêt attenante à leur campement, en leur faisant subir d'énormes pertes.

Le deuxième colonne, après 40' de combat et de poursuite occupa le campement ennemi, reprenant tout ce que la 1^{re} colonne avait laissé aux mains des rebelles : canon, projectiles, armes, bagages, etc.

Le commandant Michaux se retira, ne rallia pas ses troupes et revint au Lomami.

Un retour offensif de l'ennemi, fait deux heures environ après le 1^{er} combat, n'eut pas de succès et le L^t Svensson poursuivit les révoltés dans la forêt où ceux-ci perdirent beaucoup de monde.

Dans ce combat (1^{re} partie) le sergent Palate fut tué, les sergents Dufour et Lapierre, blessés : ceux-ci sont guéris aujourd'hui ; nous eûmes 42 soldats tués et 38 blessés. Dans les 2 phases de la 2^{me} partie, un seul homme fut blessé grièvement.

La position resta occupée jusqu'au lendemain : devant le peu de cartouches qui nous restaient (45 à 50 par arme), je fis revenir toutes nos forces sur la rive gauche du Lomami pour attendre ou les renforts de la Zone arabe, ou les cartouches venant de Lusambo.

Je crois pouvoir dire que la combinaison des deux attaques nous eût donné un succès complet. A la suite de ce combat, beaucoup de petits chefs de la rive droite du Lomami vinrent me rejoindre.

Le 16 8^{bre} arrivaient toutes les forces de la Zone arabe sous le commandement de M. Lothaire : 700 albinis, 9 blancs et 150.000 cartouches

Le 18, un courrier de Lusambo nous annonçait l'arrivée d'un steamer avec 200 soldats de renfort, 8 blancs, sous les ordres de l'Inspecteur d'État M. P. Le Marinel. Le même jour, le 18, toutes les forces réunies sous les ordres du commandant Lothaire mettaient en déroute complète les rebelles. Ce fut une suite de combats successifs de clairières en clairières, où les rebelles défendaient le terrain pied à pied : trois fois, le peloton de tête d'attaque dut être renouvelé.

Mais leur déroute fut complète ; on fit beaucoup de prisonniers, reprit beaucoup d'objets des stations qu'ils avaient pillés, quelques caisses de cartouches, quelques albinis. Les dernières nouvelles que j'ai reçues il y a 6 jours, annoncent que la partie des révoltés qui ne se sont pas débandés, s'est réunie dans l'Imbaddi, chez le chef Dibbué, que chaque jour les chefs indigènes ramènent des fuyards, anciens soldats ou indigènes ralliés avec leurs armes. Toutes les forces se seraient portées vers Dibbué pour les disperser encore. M. le commandant Lothaire m'écrit que ce n'est plus qu'une question de temps, deux à trois semaines.

Dès l'arrivée du commandant de la zone arabe et dès que nous pûmes voir que la situation prenait une tournure favorable, je décidai de rentrer à Lusambo, remettant le commandement des forces du district au comd^t Michaux qui agira de commun accord avec le comd^t Lothaire et d'après ses conseils. J'ai été transporté à Gandu très malade et mon état de santé ne s'était pas amélioré. Je ne pouvais rendre aucun service au point de vue d'opération à exécuter et le commandant de la Zone arabe me prescrivait de rentrer le plus tôt possible. D'autre part, je n'étais pas rassuré sur la Zone de Lulua-bourg et ma présence à Lusambo pouvait être plus utile.

(suivent quelques dispositions prises pour la répartition des renforts reçus).

.....

Je ne quitterai d'ici que lorsque M. Van Brédael sera parfaitement au courant. Mon état de santé peut me permettre de séjourner encore quelque temps ici, mais je dois renoncer à tout voyage.

J'espère pouvoir faire partir un ravitaillement provisoire pour le Katanga dès l'arrivée d'un steamer.

Monsieur le Gouverneur général

BOMA

Le 4 décembre 1895, GILLAIN quitte Lusambo à bord de la *Ville de Bruges* pour Pania-Mutombo, afin d'y chercher un contingent de miliciens et faire ses adieux au chef avant son départ pour l'Europe. Il arrive à Pania-Mutombo le 5 et, de là, écrit, le 6 décembre, au commandant MICHAUX qui se trouve toujours vers Gandu, pour lui faire savoir qu'il lui remet le commandement du district.

47

La lettre n'est pas datée, mais doit être de la même date que la note qui y était annexée, soit le 6 décembre 1895 (n° 48) :

(Original de la minute écrite au crayon. 2 f. r° et v°)

M. le Commissaire de district de 1ère classe,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que je vous remets à la date de ce jour, le commandement du district du Lualaba-Kasai.

J'ai remis suivant les règlements en vigueur, le commandement du chef-lieu de district à M. le capitaine Van Bredael, que j'ai désigné pour ce commandement. Cet agent s'est engagé à prolonger son terme jusqu'en juin (Rentrée en Europe). M. le Cap^{ne} comd^t Legat commande le Zone de Luluabourg, mesure que j'ai cru bon de prendre afin de profiter de sa longue expérience d'Afrique et de la popularité qu'il jouit dans cette contrée.

Suivant les intructions reçues du Gouvernement, je relève le poste de Bena Dibélé où je n'ai laissé qu'un gradé et 8 soldats. M. Vanlerberghé ira prendre le commandement du camp de Lubué en remplacement de M. Delatte. Ce dernier, qui ne commet que sottise sur sottise dans cette région, rejoindra Lusambo par prochain steamer.

Le commis Piette rentrera à Léopoldville selon les ordres reçus du gouverneur général.

Reste maintenant la question du Katanga où il faut envoyer un ravitaillement par caravane légère, dans le plus bref délai. L'absence de toute nouvelle de votre part, le bruit qui a couru du passage du Lomami, se dirigeant vers Kapépula, des révoltés, m'a empêché de diriger sur Kabinda le ravitaillement que j'ai désigné.

Mon intention était que 1°/ M. Shaw conduirait cette caravane avec Sébastiao comme aide. 2°/ que M. Lapière irait prendre le service du chef de poste de Kabinda. Je vous laisse le soin de décider de la chose.

Encore une fois, il est bien regrettable que je n'aie pas reçu de renseignements sur votre expédition, j'aurais pu vous ravitailler et organiser le service de ravitaillement et de communication du nouveau poste que vous avez probablement fondé à l'heure actuelle, sur le Lomami. En tous cas, je vous ai fait envoyer la nomenclature des marchandises, vivres, munitions, arrivés afin que vous puissiez donner vos ordres pour leur juste répartition.

Je termine en vous souhaitant une réussite constante dans vos entreprises et vous souhaitant surtout une santé parfaite

Le Com^{re} de district,

GILLAIN

N. B. — I. Avant de quitter, je vous remets quelques idées, suite naturelle des rapports que j'ai remis à M. le G^r G^{al} afin que vous soyez au courant des intentions qui y ont été manifestées.

II. Je vous prie transmettre la dernière correspondance au Gouv^r.

III. M. Cassart, malade, a demandé à descendre : j'ai autorisé cet agent à se rendre à Léo pour se faire visiter.

48

(Original. 2 feuilles r^o et v^o)

Note pour M. Michaux.

Dans nos conversations réitérées au sujet de la Zone de Gandu, je vous ai dit que, avant les troubles qui sont survenus dernièrement, il était dans mes intentions de proposer au Gouvernement de fonder un poste sur le Lubéfu, avec mission d'exploiter la contrée de l'Unia et du Lutembo récemment conquise et occupée par les chefs de Gongo. Je vous rappelle cette idée afin que vous puissiez le mettre en exécution si cela vous convient. Je ne puis pas vous parler de l'organisation du pays de Gandu, étant donné que je ne sais pas les résolutions prises à ce sujet : mais rappelez-vous que je crois toujours que toucher à l'ancienne organisation pour inaugurer une exploitation à outrance par les chefs de Gongo, aura de malheureux résultats.

Kabinda me paraît tranquille : mais il faudra songer à réorganiser le sud de cette contrée, chose qui ne se fera qu'avec des forces assez grandes. Vous irez là probablement et pourrez juger mieux que moi.

Les récentes nouvelles de la présence des Tun'Gombé dans le pays de Kanioka et de Kabamba-Gombé nécessiteront la reconstitution rapide du poste de Kaiéié. Mais je crois qu'il sera plus simple de le placer à Kanda-Kanda et de partir de Lusambo comme base pour le fonder. En effet, de cette façon, vous trouverez toute faite une route de ravitaillement et toute organisée une grande contrée que vous reconnaitrez, c'est-à-dire les Balubas soumis à Pania-Mutombo.

Avant de pouvoir juger ce qu'il y a à faire à *Luluabourg*, il est bon d'attendre le résultat des pourparlers avec Kalamba, résultat qui sera hâté par l'arrivée de Legat dans cette contrée. Je crois à un succès et ce serait bien heureux. D'autre part, en cas d'insuccès, M. Legat a reçu comme instruction d'avoir à préparer de longue et sûre main une action décisive contre Kalamba qui est actuellement isolé. Je ne doute pas que d'ici à quelque temps vous receviez des renseignements à ce sujet de M. Legat lui-même. Je crois bon de vous faire remarquer que Legat est presque impotent : je crains beaucoup pour lui une carie des os ou, en tout cas, une aggravation telle de la périostite dont il souffre, qu'il doive aller se faire soigner en Europe. —

Il me reste à vous faire remarquer la conduite admirable de tous les grands chefs du district. Si Pania-Mutombo, un certain moment, a semblé faiblir dans son dévouement, il faut l'attribuer à l'état maladif dans lequel il se trouvait, état qui avait affaibli son autorité ; un ou deux de ses chefs, son fils aîné surtout, Mutchipula, l'ont débordé. Mais plus tard, guéri, il a repris son pouvoir et s'était mis en route pour nous rejoindre avec tout le ravitaillement, alors qu'il ignorait le succès de nos troupes.

Je me permets de vous conseiller de continuer la ligne de conduite suivie dès la fondation du district par notre 1^{er} chef : toucher à l'un de ces grands chefs qui sont voisins immédiats de nos postes, c'est ôter la confiance aux autres et risquer gros jeu. Contentons-nous du résultat obtenu en ces jours de malheur et restons-en à nos anciens errements.

Pania Mutombo, le 6 X^{bre} 95

GILLAIN

Rentré à Lusambo le 8 décembre, GILLAIN se prépare à partir. Le 10 décembre 1895, il s'embarque sur le steamer *Ville de Paris*, en même temps que l'Inspecteur d'État LE MARINEL, malade lui aussi, et le lieutenant CASSART.

TABLE DES FIGURES.

1. Croquis par le lieut ^t SHAW de la route des rebelles vers Kabinda (Texte 29)	54
2. Croquis par le lieut ^t SHAW du combat de Kayeye-village (Texte 31)	58
3. Croquis par le comd ^t MICHAUX du combat de Gandu (Texte 38)	75
4. Croquis par le comd ^t GILLAIN de la route des rebelles depuis Luluabourg jusque Gandu	94

IV. Combat de la route de Gandu le 12 août 1892 (Texte n ^o 37)	88
V. Combat de Gandu du 9 octobre 1892 (Texte n ^o 38 à 43)	74
VI. Mise en déroute des rebelles au combat du 12 août 1892	84
VII. Le commandant GILLAIN tenant le commandement à Luluabourg	87
TABLE DES FIGURES	88

Voici les notes énumérées que est donnée au grand tableau sur son carnet de route, en quittant Lusambo (1) :
 « Acheat finit le 1er août, qui est parti à plusieurs reprises en
 quittant son camp de nuit et avait de faire de longs
 d'intelligence pendant
 même le jour qu'il avait quelques fois après son départ »

TABLE DES MATIÈRES.

— Présentation	3
— Introduction	5
I. La révolte à Luluabourg (textes n ^{os} 1 à 23).	9
II. Attaque du poste de Kayeye (textes n ^{os} 24 à 28)	46
III. Combat de Kayeye-village et attaque du poste de Kabinda (textes n ^{os} 29 à 33)	53
IV. Combat de la Lubila (Gandu) le 17 août 1895 (textes n ^{os} 34 à 37)	68
V. Combat de Gandu du 9 octobre 1895 (textes n ^{os} 38 à 43)....	74
VI. Mise en déroute des révoltés au combat du Lomami le 18 octobre 1895	84
VII. Le commandant GILLAIN rentre a Lusambo et remet ses pouvoirs au commandant Michaux (Textes 46 à 48)	87
TABLE DES FIGURES	95

